

AMÉRIQUE FRANÇAISE

Revue trimestrielle

DIRECTRICE : CORINNE DUPUIS MAILLET

- PHILIPPE LA FERRIERE Noël de Gueux
CARMEN ROY Sculpture sur Pomme
CLAUDE DELMAS Paul Valéry
et l'Univers spirituel
SUZETTE DORVAL A Madeleine
MICHEL SIMON Au petit Bonheur
CLAUDE MATHIEU Poème
ANDREE MAILLET La Consultation
PERE HYACINTHE-MARIE ROBILLARD, O.P.
L'Automatisme surrationnel et la Nostalgie
du Jardin d'Eden
COLIN-MARTEL ... La Mise en Boîte (hors-texte)
L'Egérie du poète hermétique
JEAN LEONARD Mes Oiseaux
EDMOND ST-AMOUR Sous la Gouttière
SOLANGE CHAPUT-ROLLAND
La Critique des Livres

NOS COLLABORATEURS

Pierre Baillargeon	Judith Jasmin
Harry Bernard	Philippe La Ferrière
Etienne Blanchard, p.s.s.	Pierre-Paul Lafortune
Adrienne Choquette	Gustave Lanctot
Robert Choquette	Osias Leduc
Colin-Martel	Jacqueline Mabit
Cordovani, o.p.	Corinne Dupuis Maillet
Annette Décarie	Andrée Maillet
Claude Delmas	Séraphin Marion
Simone Denechaud	Claude Mathieu
Rex Desmarchais	Mgr Olivier Maurault
Paul Y. Desjardins	Ruth Elizabeth McDonald
Alfred DesRochers	Jean Mozart
Neib-Neib-Dedat	Claude Picher
Suzette Dorval	Damase Potvin
Martine Hébert Duguay	Jean-Jules Richard
Marcel Dupré	René Ristelhueber
David O. Evans	Lucette Robert
Jean-Charles Faucher	Hyacinthe-M. Robillard, o.p.
Clarence Gagnon	Adrien Robitaille
Gratien Gélinas	Solange Chaput Rolland
Hélène Grenier	Roger Rolland
Germaine Guèvremont	Paul Roussel
Charles E. Harpe	Michel Simon
Adrien Hébert	Carmen Roy
Anne Hébert	Jean Simard
Jacques Hébert	Edouard Fabre Surveyer
François Hertel	Raymond Tanghe
Roger Viau	

DANS NOS PROCHAINS NUMÉROS

Georges Goyat	O. Matthey
Nadia Labarre	Carmen Roy
Roger Laflamme	Michel Simon
Andrée Maillet	J.-B. Boulanger

Etc...

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veillez m'inscrire pour un abonnement de 1 an.

Ci-joint mandat-chèque de \$.....

Un an (6 numéros) : \$3.00

Nom

Adresse

A, le 19....

Détacher le bulletin et l'adresser ainsi :

AMÉRIQUE FRANÇAISE

3535, avenue Lorne

Montréal

CONCOURS LITTÉRAIRE

Le programme d'Amérique Française pour l'année 1951 comportera, entre autres choses, un concours littéraire dont le sujet : « Conte drôlatique » ne manquera pas d'éveiller l'intérêt de nos auteurs humoristes et de nos lecteurs en quête d'un moment de bonne détente.

1er prix : \$300.00

2nd prix : \$150.00

Conditions :

Le conte ne doit pas dépasser dix pages dactylographiées.

Il doit être inédit.

La revue se réserve le droit de publier toute conte admis à ce concours moyennant un cachet de \$15.00 versé à l'auteur, à la parution.

Les gagnants seront choisis en décembre 1951 par un jury compétent dont la composition paraîtra dans le prochain numéro de la revue.

Chaque numéro de la revue, en 1951, comprendra un ou deux de ces contes.

L'anonymat des auteurs, préférant signer d'un pseudonyme, sera rigoureusement respecté. Il faudra cependant donner le vrai nom et l'adresse complète à la rédaction de la revue « Amérique Française ».

Seuls les manuscrits accompagnés d'enveloppes adressées et affranchies seront retournés à leur auteur.

« Amérique Française » se réserve les droits exclusifs de publication des contes acceptés pour la durée du concours.



Tél.: MArquette 5495

L'AIDE AUX INFIRMES

Atelier de Reprisage Invisible



4347, rue Saint-Denis — Montréal

PLateau 5958

J.-B. Dupuis & Fils Ltée
Spécialiste en matière d'Assurance

500, Place d'Armes MONTREAL

*Spécialité : Reliure de Bibliothèque
Reliure d'Art Française
Reliure de Luxe*

1121 est, rue Dorchester
CH. 8409 MONTREAL

Tél.: DUpont 3543

JEAN MAILLET
Fleuriste & Horticulteur

*Spécialité :
Plantes de serre et tributs floraux*

—
2554 est, Boul. Gouin — Montréal

COMPLIMENTS

D'UN

AMI

AMÉRIQUE FRANÇAISE

REVUE TRIMESTRIELLE

NOEL DE GUEUX

Sous l'empire d'un cafard que l'absorption de savants alcools ne parvenait pas à dissiper, Arsène Bourré quitta l'*Embassy Bar* et, devant la marquise de l'hôtel, huma une bouffée d'air frais.

C'était la veille de Noël. Il était à peine quatre heures et déjà il faisait nuit. Semblable à un immense vaisseau de cristal, le « Sun Life Building » égayait de ses mille fenêtres étoilées, la place Dominion ensevelie sous une mince couche de glace. Des automobiles roulant leurs pneus lustrés sur l'asphalte miroitante, passaient comme des fantômes le long des trottoirs. Dans la direction du port, barrant l'horizon, émergeaient au-dessus des toits les gratte-ciel, gigantesques panneaux blancs qu'une lumière brutale de cirque mettait en relief dans le ciel noir.

Les mains enfouies au fond de ses poches, Arsène Bourré se dirigea vers la rue Sainte-Catherine dont les feux multicolores embrasaient le firmament. Une gaieté inaccoutumée

AMERIQUE FRANÇAISE

flottait dans l'air et l'on voyait passer des camions chargés de sapin. La foule encombrait les trottoirs aux abords des grands magasins dont les étalages, resplendissant dans leurs cadres fleuris, suscitaient les convoitises. Éprouvant l'étrange sensation de se trouver tout à coup dans une ville étrangère, Arsène Bourré sentait le besoin de se mêler à elle, comme s'il eût été seul au monde, mais personne ne prêtait attention à lui. Les silhouettes de femmes arrêtées devant les vitrines, attisaient un moment sa curiosité, puis s'éloignaient aussitôt comme « l'oiseau change de paysage ».

Ce jour-là, il aurait voulu se confier à un ami, traverser à deux cette période des Fêtes qui lui rappelait, chaque année, d'anciennes joies familiales. Certes, il aurait pu accepter l'invitation de sa sœur, Madame Lucie Plénasse, mais à quoi bon ! il n'aimait pas son beau-frère et se souciait peu de passer, ne fût-ce qu'une heure, parmi des primaires fermés aux choses de l'esprit, à tout ce qui est jeu désintéressé de l'âme. Il ne se sentait à l'aise qu'au milieu d'étrangers qu'il n'était pas obligé de subir et à qui il n'avait pas à rendre compte de ses actes.

Malgré cette indépendance de caractère, doublée d'un solide égoïsme, Noël était, pour ce misanthrope, une journée de nostalgie, d'angoisse et de vide. Il éprouvait un chagrin d'enfant en songeant aux Noëls de son enfance, et les pieux refrains, synonymes d'amour et d'allégresse, chantaient, pianissimo, dans son cœur de célibataire endurci.

Autrefois, les Bourré assistaient à la messe de minuit dans un village des environs de Montréal. A cette époque, c'était la coutume d'aller prier l'Enfant-Dieu dans une modeste église de banlieue, pleine de poésie champêtre. Le voyage avait, pour les petits, quelque chose de passionnant comme une excursion en pays étranger. Dans la nuit noire, le traîneau filait, rapide et léger, sur la neige crissante, accompagné des sonnaillles de l'attelage jetant une note claire et joyeuse dans la campagne endormie. Le long de la route, les arbres, stalactites phosphorescentes, penchaient leurs branches lourdes et

NOEL DE GUEUX

argentées ainsi qu'un rideau aérien qu'illuminaient au passage les lanternes de l'élégante carriole.

Blotti au fond de la voiture, entre son père et sa mère, Arsène écoutait d'une oreille distraite les conseils de bien-séance que distribuent les parents quand leurs petits sont conviés à un repas auquel assisteront les grandes personnes. Il avait les yeux rivés sur le cocher dont la sombre silhouette, dominant la carriole, ressemblait à celle d'un ours à cause de sa large pélerine et de son énorme bonnet d'astrakan. Puis, il finissait par s'endormir.

Dans la vieille église de Saint-Vincent-de-Paul, émerveillé par l'éclat de la fête religieuse, Arsène revenait lentement à la vie en souriant à quelque rêve intérieur dont les enfants gardent le secret. Bonheur intense ! Mystère insondable que nul ne saurait expliquer mais que tous, tant que nous sommes, avons éprouvé au seuil de la vie. Prologue divin et chaste, précédant le drame de toute existence ! Epoque bénie entre toutes, où les yeux des enfants ne se sont pas encore ouverts sur les laideurs et la méchanceté des hommes, où l'heure des renoncements, des compromissions, des lâchetés et des bassesses, n'a pas encore sonné...

La nuit de Noël, le petit Arsène avait l'impression que le Ciel était descendu sur la terre. L'autel était paré de fleurs d'or et d'argent, auréolé d'innombrables cierges aux flammes ardentes. Embués de givre, les vitraux semblaient des portes ouvertes sur le Paradis, et les saints, demeurés sur le seuil, avaient l'air de l'attendre dans leur paysage de fleurs. A l'orgue, les enfants de la paroisse entonnaient des chants pieux et naïfs, d'une simplicité telle qu'on ne peut les réentendre, plus tard, sans éprouver une indicible émotion.

Le réveillon avait lieu chez l'oncle André, un riche cultivateur des environs, maître après Dieu sur son domaine. Cette nuit-là, la table s'allongeait démesurément afin d'y recevoir parents et amis. Et ce qu'il y avait de plus agréable, à ce repas de famille, c'est que les parents s'intéressaient aux tout petits. N'était-ce pas leur fête à eux ?

AMERIQUE FRANÇAISE

La gastronomie, chez nos paysans, se distinguait, au réveillon de Noël, par la diversité et l'abondance des plats, scrupuleusement préparés selon la tradition. La table était littéralement chargée de mets et de friandises. On y voyait des têtes-fromagées, des filets, des boudins, des ragoûts, des rôtis, dont un petit cochon de lait encadré de choux, de pommes de terre et autres légumes ; enfin des jambons criblés de clous de girofle, et, pour le bouquet, une magnifique dinde, la plus grasse de la ferme.

Il y avait aussi des *tourquières* au lièvre, des tartes à la *ferlouche*, mélange de mélasse et de farine ; de la *poutine*,¹ une pâte épaisse bouillie dans l'eau ; puis des crêpes arrosées de mélasse ou recouvertes de cassonade ; des croquignoles, ces bons petits beignets, dorés et croustillants, saupoudrés de sucre blanc.

Bien entendu, le réveillon donnait lieu à des histoires drôlatiques, mais celles de la grand'mère étaient de beaucoup plus charmantes que les autres. C'étaient d'agréables légendes, dont la plupart empruntées au répertoire français. Cependant, Arsène leur préférait celles de notre folklore : par exemple, la *Chasse-galerie*, les *Loups-garous*, la *Messe de Noël des Trépassés*, l'*Adoration de nos Frères inférieurs*. Autant de contes merveilleux qui peuplèrent, jadis, notre imagination, et que Louis Fréchette immortalisa dans ses récits intitulés : « La Noël au Canada ». Heures bénies, où le bonheur était fait de ces mille riens qui vous plongent dans une félicité voisine de la béatitude !

Hélas ! Arsène Bourré avait depuis longtemps dépassé l'âge où l'on aime pour aimer. Il ne connaissait plus que l'isolement et l'amertume de vivre seul, sans foyer, sans amour, emmitoufflé dans un confort qui engourdissait sa volonté jusqu'à l'anémier. Sans souci du lendemain, grâce à une fortune de tout repos que lui avait léguée son père, il s'enlisait dans un ennui profond, incurable, désespéré. Et cette solitude devenait, pendant la période des Fêtes religieuses et familiales, un

1. POUTINE : déformation du mot anglais : pudding.

NOEL DE GUEUX

véritable tourment. Pour fuir le malaise qui l'envoûtait, il errait sans but, cette veille de Noël, plus isolé dans cette foule indifférente que chez lui au milieu du décor familial.

A cette heure, la foule, plus dense que de coutume, se pressait aux environs de *Phillips Square*. Les exclamations joyeuses des enfants perçaient son murmure indistinct, dominaient le son strident des klaxons, la sonnerie grêle et persistante des tramways. A l'angle de l'avenue Union, un Napolitain tournait inlassablement la manivelle d'un orgue de barbarie dont les notes métalliques et chevrotantes jouaient la tarentelle. Tout en prêtant une oreille distraite, cet air lui rappelant un voyage récent en Italie, Arsène Bourré s'arrêta devant une vitrine de magasin remplie de jouets, où une femme et ses deux mioches, légèrement vêtus malgré les rigueurs de la saison, s'immobilisaient à leur tour, fascinés, sans doute, par ce Paradis des Enfants.

C'étaient des poupées de satin rose ; de gentilles ballerines aux fichus de dentelles pailletées d'or et d'argent ; un vélo aux accessoires nickelés ; des trains mécaniques stationnant près d'une gare flanquée de sémaphores ; puis, tout à côté, des dynamos actionnant une usine en miniature ; des contre-torpilleurs, des canons anti-aériens. Au centre, on voyait une humble crèche surmontée de l'étoile de Bethléem et d'une banderolle sur laquelle on lisait, en lettres d'or : *Pax hominibus bonae voluntatis*. Sur la paille, l'Enfant-Dieu souriait en tendant les bras... Et, tout autour de Lui, des soldats de plomb, et encore des canons et autres engins de guerre.

Les yeux du gamin aperçurent une auto semblable aux voitures entrevues dans un journal illustré. Ce jouet, fabriqué pour les enfants des riches, lui arracha un cri d'admiration :

— Regarde, m'man ?... Vois-tu la roue, le klaxon ?... On dirait que c'est vrai !... Oh ! m'man, regarde ?...

Et pour mieux se rendre compte, il colla à la vitre son front glacé. Il était tout yeux, son cœur, agité et fébrile, lui faisait presque mal.

— M'man... m'man, regarde ?...

AMERIQUE FRANÇAISE

Elle était vraiment jolie et si élégante, l'auto miniature, un bijou, une vraie de vraie ; elle semblait dissimuler derrière son carburateur de puissants cylindres. Le volant était d'un bois poli ; les roues encerclées par de véritables pneus. Que dire de la carrosserie ? Ne possédait-elle pas une capote réversible ?... Et puis, à l'intérieur de la voiture, ne voyait-on pas un indicateur de vitesse, un manomètre, un levier d'embrayage. Et ce rétroviseur fixé au pare-brise !...

On trouvait de tout dans ce bazar merveilleux. Voisinant les jouets de luxe aux prix déconcertants, c'étaient les traditionnelles poupées d'étoffe, des clowns irrésistibles, quelques singes grimaçants, des ours mignons, doux et sympathiques... Enfin, un tas d'objets mécaniques, plus ou moins ingénieux, et « qui vont tout seuls » quand on monte le ressort au moyen d'une clef.

Jouets de bois, jouets de fer blanc, jouets de crin, jouets de porcelaine ! Créés pour plaire, parés de couleurs fragiles, ils apparaissent aux étalages éphémères pour disparaître aussitôt la fête terminée. Leur existence sera brève comme les désirs qu'ils suscitent. Une fois descendus d'un ciel d'illusion où ils se pavanent, ils subiront leur triste destinée ; ils seront, tôt ou tard, détraqués, brisés, éventrés, puis abandonnés avec dédain au fond d'un placard. Rêves d'enfants ! simples bulles de savon reflétant les couleurs de l'arc-en-ciel avant de crever misérablement dans l'espace !

Telles étaient les réflexions d'Arsène Bourré, dont l'enfance avait été une fête perpétuelle.

Les petits d'aujourd'hui ne raisonnent pas seulement comme les grands ; ils ont les mêmes goûts, les mêmes exigences. C'est un signe des temps. Chacun veut « vivre sa vie », autrement dit la vivre à sa guise, tout connaître, tout aimer, et d'aucuns vont jusqu'à envier ceux qui ont réussi à se lasser de tout. On rencontre des gosses, à peine âgé de dix ans, qui en ont *soupié* des jouets fictifs et préfèrent à la torpédo du magasin, si belle soit-elle, la huit-cylindres du paternel.

— A marche pas avec de la gazoline ! murmura le gamin. C'est un *bicycle*, y faut pédaler.

NOEL DE GUEUX

— Qu'est-ce que ça peut t'faire, c'est pas toi qui rames ? dit la fillette. Aie pas peur, Santa Claus t'en donnera pas d'étrennes.

— Y en a pas de vrai Santa Claus ! ricana le gavroche. J'le sais, c'est le père de Ti-Noir qui l'a fait, l'an passé !

— Faut-y être menteur comme sept *gripettes* ! s'écria la petite, indignée. T'en auras pas d'étrennes, pour avoir dit ça...

— Des étrennes ?... bougonne son petit frère, des étrennes ! Depuis quand qu'on a des étrennes, des vraies ?... Dis, depuis quand ?...

Arsène Bourré ne perdait pas un mot du dialogue. L'aspect misérable de cette famille avait le don de l'émouvoir. Il songeait à faire quelque chose — un beau geste coûte parfois si peu ! — mais n'osait offrir de l'argent, de crainte de blesser la maman qui affichait, dans son attitude réservée, l'allure d'une petite bourgeoise. Et puis, comment secourir des gens qu'on ne connaît pas, qui ne vous demandent rien ?...

Cependant, une idée germait dans son esprit, une idée qui, d'abord, lui sembla saugrenue, puis à la réflexion, intéressante. « L'aumône, pour être utile, doit être distribuée avec discernement », se dit-il. « Ce ne sont pas les mendiants de la rue, ceux qui exercent l'art d'exciter la compassion qui méritent qu'on s'apitoie sur eux, mais bien les pauvres honteux, ceux-là qui ne savent pas tendre la main et qui n'en sont pas moins réduits, par la cruauté du sort, au souci des besoins matériels. » Cette pensée lui fournit une inspiration :

— Vous avez de jolis enfants ! remarqua-t-il en s'adressant à la mère. J'ai quelques jouets à la maison, des souvenirs d'enfance bien inutiles à mon âge. Si vous les acceptiez, Madame ?... Je n'ai pas d'enfants, vous comprenez, n'est-ce pas ?...

Avant même qu'elle eût songé à esquisser un geste de refus, le gamin avait donné son adresse. Mais la mère, avec cette fierté qui coûte tant quand on n'est pas riche, dit d'une voix douce et ferme :

— Ce n'est pas nécessaire, Monsieur.

AMERIQUE FRANÇAISE

Arsène Bourré avait quand même noté le numéro et le nom de la rue dans un petit calepin de poche où d'habitude il inscrivait des prénoms de femmes suivis d'une description assez détaillée de leurs charmes apparents.

Six heures sonnèrent au clocher d'une église. La petite famille poursuivit alors son chemin, avec au cœur un brin d'espoir, de vague espoir sans doute. La mère, un peu moins lasse, semblait-il, presque confiante, tenait ses enfants serrés contre elle pour ne point les perdre dans la foule. Ils étaient émus par la grandeur, par la couleur, la passion de cette soirée féerique où le Père Noël venait de leur apparaître sous la forme d'un *Monsieur* emmitoufflé de fourrures. La casquette sur les oreilles, le gamin se retournait de temps en temps et, de sa petite main gercée dont deux doigts émergeaient d'un énorme trou de sa mitaine, saluait encore l'étranger, comme s'il eut voulu lui rappeler sa promesse. Puis ils disparurent bientôt, happés par la foule qui s'écoulait lentement vers l'est de la métropole.

« L'intérêt est la mesure de nos actions », aimait à dire Arsène Bourré. Pour une fois, il crut devoir faire exception à la règle. Prenant son rôle de protecteur au sérieux et résolu de se substituer à la Providence, ne fût-ce qu'une fois dans sa vie, il pénétra dans le magasin à rayons. En moins d'un quart d'heure, l'auto et la poupée, objets de la convoitise des petits gueux, furent achetés, emballés pour être expédiés par livraison spéciale à son propre domicile.

Les précieuses acquisitions terminées, Arsène songea aux victuailles. A cette heure tardive, la foule prenait d'assaut les épiceries aux étalages illustrés de mosaïques de volailles, de dentelles de fruits, d'arabesques de bouteilles dorées, sentinelles se dressant autour des pyramides de légumes aux couleurs vives...

Jusqu'à minuit, la rue Sainte-Catherine fut un fleuve en rumeur, où chaviraient des pans de clarté rose, bleue, verte et rouge. Les vitrines, auréolées de lumières, alignaient leur théorie de cadres d'or sous le jeu des tubes néon et l'on voyait

NOEL DE GUEUX

des fêtards s'attarder aux coins des rues en attendant l'heure du réveillon. Dans le ciel noir, les cloches joyeuses, invitaient les peuples à l'allégresse.

*

* *

La rue Goupil, malgré son nom illustre, s'amorce rue Vitré, à l'ouest de la rue Saint-Denis, pour se diriger en pente douce vers le nord à travers un dédale de hangars et de maisonnettes en brique rouge. A mi-chemin, elle forme un coude à angle droit, pour aboutir à quelques pas plus loin, face à l'hôpital Saint-Luc dont on aperçoit la longue façade ornée de fenêtres à rideaux blancs.

Cette ruelle n'est fréquentée que par ceux qui l'habitent. Trop étroite pour permettre l'accès aux voitures, elle est pratiquement inconnue de la plupart des gens qui habitent le quartier Saint-Jacques. L'été, c'est un chemin de terre, semé de crevasses et d'ornières, où émergent, çà et là, des cailloux. On se croirait à la campagne, dans une de ces petites rues en marge d'un gros village. L'hiver, des bancs de neige s'amoncellent le long des murs et, des corniches, pendent de longues aiguilles de glace qui parfois ne fondent qu'au printemps.

Par cet après-midi de Noël 19.... Arsène Bourré s'était engagé dans l'étroit couloir avec la crainte puérile qu'éprouve le bourgeois dans un endroit peu fréquenté. Tout lui semblait hostile, équivoque. Des silhouettes de femmes en peignoir s'immobilisaient aux fenêtres ; des gamins, surpris au milieu de leurs ébats, demeuraient figés devant ce *beau Monsieur* en capot de fourrure et dont les bras soutenaient d'énormes cartons. Un homme, attardé sur le seuil d'une porte, le feutre rabattu sur les yeux, l'observait avec l'air de dire :

— Qu'est-ce qu'il vient sentir par icitte, c't'égaré !...

Ce n'était pas là, pourtant, la préoccupation d'Arsène Bourré. S'il semblait hésiter, c'est qu'il n'arrivait pas à trouver le numéro qu'on lui avait indiqué la veille. Et puis, il y avait les colis dont le poids finissait par ankyloser ses bras tendus en demi-cercle. Devant les yeux inquisiteurs, il regrettait pres-

AMERIQUE FRANÇAISE

que d'être venu. Sa générosité lui apparaissait prétentieuse, idiote.

« — On n'a pas idée, se disait-il en soufflant comme un bœuf, de vouloir jouer au Père Noël !

Enfin, une mesure de bois se présenta à lui, au fond d'un cul-de-sac ; sur la façade, il lut le numéro inscrit dans son carnet de poche, et entreprit l'ascension périlleuse d'un escalier extérieur, aux marches vermoulues, recouvertes d'une épaisse croûte de glace.

Par la fenêtre donnant sur une étroite galerie, son regard plongeait à l'intérieur du logement. Il vit la mère, une tablette sur les genoux, écrivant une lettre, sans doute pour tromper l'isolement, la solitude du logis pauvre. Assise au bord du lit, sorte de grabat recouvert, en guise d'édredon, d'une vieille portière, la fillette lisait les histoires comiques d'un journal illustré, tandis que son petit frère s'amusait seul avec des boîtes de conserves vides attachées ensemble par une ficelle. Dans un coin de la pièce, gisait une charrette démantibulée, sans brancard, sans roues... triste image d'un complet dénuement.

Ici, pas de sapin enguirlandé de fleurs de lumières, chargé de vif-argent, de montgolfières dorées, semblable à ceux entrevus à l'intérieur des baies rutilantes, boulevard Mont-Royal, où l'on festoie en famille, au milieu des jouets de luxe. La table était nue. Point de festin, de petit dîner « extra ». Dans l'armoire aux carreaux brisés, ni foie gras, ni dinde, aucun poulet, aucune liqueur... pas même de croquignoles...

On entendait, à ce moment, le carillon de Saint-Sauveur chanter l'Alleluia ; les sons vibraient dans l'air cristallin, enveloppaient la modeste rue Goupil, pénétraient dans les maisons, réchauffaient l'âme des humbles, des petites gens, de tous ceux qui vivent en marge de la bourgeoisie heureuse et fortunée. Le ciel était pur, on l'apercevait à peine dans la ruelle étroite, mais le soleil était dans le cœur de ceux qui aiment, qui croient, qui espèrent malgré tout, contre tout, et qui ont la certitude de posséder la vérité.

NOEL DE GUEUX

En faisant irruption dans le taudis, Arsène Bourré s'écria d'une voix empruntée pour la circonstance :

— Bonjour, les enfants, bonjour !... Je viens de la part du Père Noël !...

Sans autre forme de préambule, le bon Samaritain déposa au milieu de la chambre, les énormes colis. Il éprouvait à ce moment une joie saine, véritable, une de ces joies honnêtes qui vous font oublier les turpitudes de l'existence et vous réconcilient avec les hommes.

Quoi de plus fermé que le cœur d'un pauvre honteux devant l'insolence de la fortune ? De ses yeux ternes et si profondément tristes, la mère interrogeait l'étrange Père Noël. Elle ne desserrait pas les dents. On aurait dit qu'elle souffrait de l'intrusion chez elle d'un étranger dont elle ignorait le nom. De quel droit pouvait-on violer ainsi son domicile ? Parce qu'elle était pauvre ? Etait-ce une raison ?...

Sans penser à ce que sa présence pouvait avoir d'insolite à cet endroit, Arsène Bourré déballait les étrennes au milieu d'un silence impressionnant. Quand il offrit, enfin, aux regards de la maisonnée l'auto magnifique, admirée la veille dans la vitrine du magasin à rayons, puis la poupée grandeur naturelle, qui disait, *maman*, — « O merveille ! » — et fermait les paupières quand on la mettait au lit, il s'attendait à une chaleureuse réception, voire à des cris d'admiration, des claquements de mains, une véritable clameur !... Les enfants ne lui tendaient pas les bras, mais leurs yeux, démesurément agrandis par la merveilleuse vision, fixaient l'objet de leur convoitise. Hypnotisés par ces trésors, ils n'osaient accepter, refusaient de croire au miracle.

Ces étrennes, destinées plutôt à des enfants de millionnaires, formaient, Arsène en éprouvait la pénible sensation, un amer contraste avec la pauvreté s'étalant autour de lui. La fillette, elle-même rougissait devant la poupée qui avait l'air, dans ses atours, d'une dame en visite, et le gamin se méfiait tout en reluquant l'élégante torpédo.

N'empêche qu'on se familiarise vite à cet âge. Le premier

AMERIQUE FRANÇAISE

moment de stupeur évanoui, la même joie éclata dans leurs visages, fit battre à l'unisson leurs petits cœurs. C'était donc vrai, tout ça ?... C'était pour eux, rien que pour eux ?... Louise, dont les joues s'étaient empourprées, berçait tendrement, dans ses petits bras maigres, la poupée joufflue. Ses grands yeux bistrés d'enfant mal nourri la contemplaient avec une indicible émotion. Il y avait quelque chose de maternel dans le geste, la façon de presser son petit mannequin de cire. Et aussi un air grave, entendu, de ménagère précocce. Allait-elle se créer des soucis, se croire indispensable ? Ou encore, sentait-elle le besoin de protéger sa poupée contre un ennemi éventuel ? Toujours est-il qu'elle supplia sa mère de la lui conserver :

— Lucille ira pas la vendre ? dit-elle avec angoisse. Dis, maman, on va la garder ?...

— Mais non, mais non, fit la mère, tu le sais bien, puisque cette poupée, monsieur te la donne.

Emu plus qu'il n'aurait voulu le paraître, Arsène Bourré embrassa la petite aux yeux de violette, quand il la vit joindre au cadeau princier son autre poupée à la perruque de filasse.

— Ça va lui faire une petite sœur, murmura-t-elle, subitement gênée.

— Dans cette boîte que voici, dit Arsène, vous trouverez de quoi faire un vrai pique-nique... un dîner de Noël, quoi !... Alors, ajouta-t-il en manière de conclusion, tout le monde est content ?...

La mère demeura silencieuse, mais sa figure, crevassée de rides profondes, n'exprimait plus l'abrutissement, la douleur muette et sauvage des déshérités. Elle souriait peut-être au fond de son cœur, malgré ses yeux embués de larmes. Sait-on jamais avec ceux-là qui ont l'habitude de souffrir !

— Oh ! oui, on est contents ! s'exclama la fillette. Dis, maman, que t'es contente, toi aussi ?...

— Mais oui, mais oui, fit la mère en souriant pour la première fois.

Les visites de ce genre, pour être décentes, doivent être courtes, ne serait-ce que pour conserver le charme d'une émo-

NOEL DE GUEUX

tion vraie, la délicatesse d'un sentiment rarement éprouvé. Dilettante à ses heures, Arsène Bourré crut devoir se retirer et d'un geste respectueux, salua la mère et ses petits avant de disparaître, satisfait, la conscience en paix, l'âme en fête.

Pour la première fois depuis de très longues années, il venait d'effleurer la misère humaine, prenait conscience de son égoïsme et comprenait l'inutilité d'une vie jusqu'ici noyée dans le désœuvrement et l'indifférence.

PHILIPPE LA FERRIÈRE

N.D.R. — NOEL DE GUEUX est extrait d'un recueil de contes intitulé PHILTRES ET POISONS ; il représente la première partie de NOS ACTES NOUS SUIVENT, un récit où le héros Arsène Bourré incarne le type du parfait cabotin.

SCULPTURE SUR POMME

La sculpture n'a jamais été en Gaspésie un art qui a prévalu. On sculpta bien autrefois des buffets, des bureaux à toilette, des têtes de lit, des crosses de fusil, des petits barils miniature dans lesquels on déposait la gomme d'épinette, des cœurs de sucre d'érable, etc. On retrouve aussi, à Ste-Anne-des-Monts, un autel qui fut sculpté à l'église par M. J.-Bte Sasseville du même endroit, et une base pour le cierge pascal, sculpté par M. Charles Roy, de Cap-Chat. Mais, tous ces maîtres-apprentis n'ont fait que passer, sans inculquer à leur postérité un goût marqué pour la sculpture. Car aujourd'hui, on ne travaille plus le bois que pour la menuiserie.

Une surprise nous est toutefois réservée sous un toit retiré du coquet village des Méchins, là où M. et Mme Philippe Keable et leur petite fille vivent des jours calmes et heureux, éloignés de la rumeur des hommes. Madame Philippe Keable, âgée de 45 ans, est une artiste née, qui manie aussi bien la plume que le pinceau, qui tire aussi facilement une ligne qu'elle agence les couleurs. Madame Keable, qui a le sens de la création, montait dernièrement un tableau symbolisant l'Adoption. La pièce, d'environ quatre pieds de hauteur par deux pieds de largeur, est composée de petites découpures de papier de toutes les formes et de toutes les teintes. Un petit chef-d'œuvre !

Mais c'est dans la sculpture sur pomme que Madame Keable applique ses plus grands talents de créatrice. Voyez-la, dans moins d'un mois, tirer de deux pommes saines et dures, le couple de petits vieux de chez-nous. Notre artiste, après avoir pelé la pomme, lui enlève d'abord deux lisières au flanc pour commencer l'ovale du visage. Et, tout de suite, avant de poursuivre ce travail, elle se saisit des fragiles retailles pour en former les deux mains qu'elle cisèle délicatement avec la

SCULPTURE SUR POMME

lame très mince d'un petit canif. Les retouches se feront ensuite tous les jours, pendant quatre ou cinq jours, après quoi il n'y aura plus à craindre que le séchage de la pomme n'altère les lignes.

Mais revenons au premier jour, alors que l'artiste, après avoir donné à la pomme la forme de la tête, commence son travail de sculpture. Avec le même petit canif, le nez est d'abord taillé, puis la cavité des yeux, la bouche, le menton et les oreilles. Et c'est dès le lendemain, que le travail de modelage commencera, et se poursuivra tous les jours, pendant trois semaines, demandant de moins en moins de retouches. Madame Keable modèlera tantôt avec ses doigts, tantôt avec les outils de son cru, soit un bâtonnet de manicure, une spatule, etc. Les instruments ne devront pas être obtus afin de ménager la qualité de cette peau comparable à celle de la chair humaine. Le fait le plus extraordinaire c'est que l'artiste réalise d'une manière parfaite, non seulement l'expression traditionnelle de nos ancêtres canadiens, mais aussi celle qui différencie le petit vieux de la petite vieille. Car même sans les habits qui les caractérisent, il n'y a pas à se méprendre.

Et c'est déjà le temps de donner aux personnages la charpente requise. Une seule broche suffira pour chacun d'eux. Notre artiste, après avoir formé le pied droit, remonte la broche pour former le bras droit, la replie, et, en passant par le cou, traverse la tête, redescend au bras gauche, puis à la jambe gauche, pour former ainsi le dernier pied.

Quant au costume, il est strictement canadien et entièrement cousu à la main par l'artiste. Les cheveux, de laine blanche du pays (cardée et non filée) sont cousus ou collés sur la tête. Le petit vieux porte le pantalon d'étoffe, la chemise « carreautee » rouge, un veston noir avec un mouchoir rouge dans la poche, une cravate noire, des bas noirs, et des souliers faits avec les pouces de vieux gants de kid noir. Une pipe en bois sculptée par l'auteur est ensuite placée dans la bouche.

La petite vieille porte les mêmes chaussures que son époux, des bas noirs avec jarrettières nouées en bas du genou,

AMERIQUE FRANÇAISE

un jupon en batiste noire, une jupe en étoffe du pays, une « matinée » en satine noire ou brune avec collet et plastron en dentelles, un châle en pointe sur les épaules, un tablier en coton « carreauté », un bonnet noir, elle aussi. Sur le nez, elle retient à peine une paire de lunettes en broche, et entre ses doigts, un tricot dont les aiguilles sont deux épingles droites.

Les personnages, d'environ huit pouces de hauteur, sont assis confortablement dans des chaises en carton, recouvertes de cretonne, et semblent vouloir prolonger indéfiniment leur paisible vieillesse. Car, après avoir ainsi gardé sous ses soins quelques-uns d'entre eux depuis une vingtaine d'années, madame Keable les a tous parfaitement conservés.

Même qu'en 1943, un couple entreprenait un voyage jusque chez Madame Smet, la directrice de Paysanna, afin d'aller chercher le premier prix d'une décoration méritée à l'occasion d'un concours artisanal organisé par cette revue.

Un peu plus tard, ils reprenaient la route vers Rimouski où avait lieu une exposition à l'Ecole des Arts et Métiers. Enfin, nos courageux petits vieux se rendaient ensuite, sur l'invitation de Mme Flore Chaput, à l'Ecole du Meuble de Montréal où se tenait une autre exposition.

Et c'est ainsi que, grâce à la fine ingéniosité d'une artiste gaspésienne, une autre histoire se perpétuera à travers l'existence de la pomme !... L'émouvante histoire de la vie des anciens canadiens immortalisée sur le fruit même du premier paradis.

CARMEN ROY

MADAME PHILIPPE KEABLE



Sculpture sur pomme

PAUL VALÉRY

et l'univers spirituel.

Si, à elles seules, les énigmes de Valéry peuvent légitimer une tentative d'explication et d'exégèse, les découvertes auxquelles conduit une étude attentive de son œuvre justifient bien davantage encore un tel effort. En effet, une maîtrise si parfaite de l'art et de la connaissance fait concevoir la possession consciente des principes communs d'où procèdent l'un et l'autre, c'est-à-dire des ressorts mêmes de l'esprit et de la vie. *On se dit que l'humanité finirait peut-être par savoir ce qu'elle fait, si elle savait d'abord ce qu'elle est...* Paul Valéry doit être considéré comme un de ces grands esprits qui font époque, non seulement dans l'histoire de la pensée, mais dans la vie de l'humanité et dans l'exploration de l'univers spirituel. Mais, entre le Sage et les hommes il y a parfois une telle distance qu'ils peuvent exister côte à côte, respirer le même air, contempler les mêmes spectacles, sans que l'influence du premier s'exerce sur les seconds. Dans *Rhumbs*, le père de *Monsieur Teste* évoque lui-même le sort de ces hommes de l'esprit qui *voient confusément ce que personne encore ne voit* et qui, s'ils n'acquièrent pas une audience suffisante, risquent d'être *détruits radicalement et sans retour*. Il faut donc des intermédiaires pour que la pensée du Sage puisse féconder les hommes qui errent, pour que ses conquêtes et ses découvertes ne soient pas à jamais perdues en sombrant dans le grand oubli... D'autant que nous nous trouvons là dans le domaine des choses mesurables, où les découvertes, même incontestables, peuvent toujours être contestées, car elles ne s'imposent pas d'elles-mêmes par le jeu facile de l'évidence. C'est à cette *introduction au valérisme* qu'a songé Maurice Bémol, dont le *Paul Valéry*, qui a illuminé le printemps 1949,

allie dans une remarquable harmonie tout le sérieux de la thèse de doctorat au caractère personnel et humain de l'essai. Et ceci, me semble-t-il, parce que Maurice Bémol a appliqué à l'étude de Valéry la propre méthode critique de Valéry, qui consiste à essayer de comprendre comment une œuvre est faite en tentant de nous représenter ce qui a fait cette œuvre, c'est-à-dire un esprit dans son organisation, sa croissance, ses mécanismes et, comme il le dit lui-même, *dans son acte*. Ceci s'éclaire encore mieux à la lecture du deuxième ouvrage de Maurice Bémol, aussi précieux et attachant que le premier : *La méthode critique de Paul Valéry*.

Un des traits essentiels du valérisme, une de ses valeurs fondamentales dans l'univers spirituel, c'est la prééminence qu'il accorde à la méthode — et sur ce point Valéry reste bien le disciple de Descartes, à qui il consacra d'ailleurs un volume. Ainsi donc, le valérisme est avant tout une éthique de l'esprit, orientée vers une culture systématique de l'intellect, vers un effort pour dominer l'infirmité inhérente à notre nature, la dualité de l'être et du connaître. Cette conscience seconde donne naissance à une sorte de psychologie qui apparaît comme une méthode d'explication universelle, s'appliquant à tous les domaines de l'esprit pour y introduire un point de vue nouveau, ce qui a pour effet de modifier l'aspect de la réalité observée. Le valérisme n'est donc pas une doctrine, mais un ensemble de constatations et de principes, une recherche et une analyse des convergences, un élargissement des horizons, tout ceci constituant le point de départ d'un approfondissement de la connaissance humaine, notamment dans le domaine des sciences humaines. C'est un effort tendant à rendre plus complète et plus méthodique l'exploration du monde intérieur, ce qui équivaut à affirmer que le valérisme représente une Sagesse supérieure à la connaissance, supérieure aussi à toute discipline ou activité particulière, qu'il est l'expression d'un point de vue qui les domine toutes, puisque ce point de vue est celui d'où l'on peut assister à leur genèse et à leur développement, celui de la *conscience seconde*, de

PAUL VALÉRY

la conscience de soi, notamment *en tant qu'esprit*. En cela il est un égotisme. Mais alors que l'esprit des hommes est généralement un miroir simple, dans lequel les choses se reflètent, celui de Paul Valéry, dans son attitude valéryenne, est un miroir double, le second permettant d'observer ce qui se passe dans le premier.

J'eus le bonheur de le rencontrer assez longuement deux fois. Un jour, dans une des allées du Bois de Boulogne, il me parlait de son indifférence pour la nature en général. Nous marchions lentement. Il s'arrêtait, allumait une cigarette à celle qui se terminait, repartait, s'arrêtait encore devant une idée qui lui venait. *Vous n'aimez pas la nature*, lui dis-je, *et ceci ?* Ceci, c'était un arbre admirable, un marronnier géant incroyablement profond et massif. Il stoppa brusquement, pencha la tête sur son épaule, et me dit qu'il aimait les arbres, ou plutôt qu'il aimait l'ARBRE, l'être arbre, et non le paysage que cela fait. Mais la mer, il l'aimait tout entière et, dans les années d'occupation, où il voyageait peu, quelle nostalgie il en avait ! Et l'on sait combien il aimait les coquillages. Avec quelle dilection écrivit-il *L'Homme et la Coquille* ! Ce texte le travaillait avant qu'il ne travaillât le texte, et l'on y retrouve un de ces thèmes favoris, celui qu'il ne faut jamais oublier : *la modulation*.

Moduler à merveille, c'est pour moi le comble de l'art. Cet idéal des transformations n'est pas du tout considéré de notre temps. L'architecte ne sait que l'équerre et le tire-ligne. Le musicien ne craint pas grand-chose. Le poète procède par bonds. Mais la nature en est demeurée à ses ménagements, à ses inflexions, dont elle enveloppe ses changements d'allure, ou de direction, ou de rôle physiologique. Elle sait finir une plante, ouvrir des narines, une bouche, une vulve, enchâsser un globe oculaire ; elle songe tout à coup à la coquille quand il s'agit de déplier le pavillon d'une oreille, qu'il semble qu'elle fasse d'autant plus complexe que l'espèce est plus éveillée.

J'ai cité ces lignes connues, parce qu'elles me semblent éclairer l'art poétique de Paul Valéry. Art poétique aussi peu

AMERIQUE FRANÇAISE

abstrait, aussi peu théorique qu'il se peut. On ne se lasse pas de considérer par quel miracle cet écrivain, qui a mené jusqu'à un point inconnu avant lui l'exercice de ce réflecteur qu'est le cerveau humain, est aussi celui qui nous a donné une œuvre poétique si absolument charnelle, douée d'une pulpe magnétiquement mémorable, pleine d'allitérations délicieuses, ces allitérations qui sont la chair intime et caressée, le murmure même du poème, l'exquis objet pour l'oreille, plus mystérieux que la rime, le conducteur pudique du temps musical... Comme il caressait un coquillage, nous prenons au hasard tel vers de lui, et le caressons : *Ne hâte pas cet acte tendre...* Ecoutez l'allitération des quatre *t* qui entr'ouvre, dans l'attente du baiser, les lèvres, cependant que la répétition de la voyelle *a*, trois fois, produit elle aussi une sensation d'attente et de magie, comme les trois *a* de l'abraxas ! Paul Valéry, qui disait toujours qu'il faut étudier un poème comme un morceau de piano, préférerait beaucoup que l'on se placât sur ce plan, précis, de la fabrication, que dans les nuées des explications, vis-à-vis d'un univers où il se sentait seul...

*Quand, miroir de moi mesme, en moi je me regarde
Je voy comme le tans m'est sans fruict escoulé...*

Ces vers de Desportes, l'œuvre valéryenne les réfute : le temps ne s'écoulait pas sans fruit dans ce miroir dont je voudrais pouvoir définir le miroitement par une forme plus étymologique : le miroirement...

Je le revois, assis devant sa table de travail, mélangeant des miettes d'encens au tabac de ses cigarettes qu'il roulait lui-même avec vélocité, me parlant des vertus, trop méconnues de nos jours, à son gré, des résines : *Cet encens, voyez-vous, je m' imagine que c'est bon pour ma gorge*, et il souriait, car il n'y croyait guère... Il toussait ce jour-là et comme je lui demandais s'il avait vu un médecin, *Oui*, dit-il — et son oeil pétillait — *oui, mais je l'ai envoyé... réfléchir !* et un large geste, qui désignait la porte, image la scène.

PAUL VALÉRY

Une telle Sagesse assure à Valéry une place difficile à définir dans l'univers spirituel. Tantôt il nous fait l'effet d'un Rimbaud moins bohème qui, après avoir failli se perdre dans d'interminables voyages intérieurs, serait revenu à ses premières amours, et tantôt d'un Descartes sans système qui, dans la longue abstention d'un doute littéraire très méthodique, trouverait les principes d'une Poétique et d'une Sagesse. Pourtant, quelle que puisse être sa parenté avec Rimbaud, c'est certainement sa ressemblance avec Descartes qui s'accroît le plus à un examen attentif, et c'est auprès de Descartes, de Léonard de Vinci et de Socrate qu'il convient de le situer, c'est-à-dire dans ce groupe des esprits les plus conscients qui font de l'accroissement de la conscience une méthode de pensée. Comme Descartes, il a la passion de la méthode et la volonté de faire de son *moi* un instrument de connaissance aussi puissant que possible. Comme Léonard de Vinci, il a le goût de l'universalité, qui lui fait concevoir et pratiquer l'art comme un cas particulier d'une activité plus générale de l'esprit, au point qu'il essaie de maintenir cette valeur spirituelle comme un anachronisme dans un monde de plus en plus voué à la spécialisation et s'accommodant de la tragique disparition des grands individus, de l'homme individuel, de l'homme complet. Or, cet individualisme de l'esprit universel, on le retrouve aussi chez Socrate. Si Valéry critique Socrate et s'en distingue, c'est dans la mesure où celui-ci est resté prisonnier de la philosophie et du langage. Mais ils possèdent en commun ce principe essentiel de la connaissance de soi, auquel Valéry ne fait que donner une extension nouvelle. Lorsque le Phèdre d'Eupalinos s'exprime ainsi : *O Socrate, c'est que tu veux toujours tout tirer de toi-même !...* et que Socrate lui répond : *L'homme, et l'esprit de l'homme !*, c'est bien le principe même de l'égotisme valéryen qui apparaît aussi clairement que dans cette phrase écrite en 1910 : *Apprendre à lire ton esprit, et tout le reste vient par surcroît...*

J'ai essayé, écrivait-il à André Gide en mai 1921, de penser ce que je pensais, et je l'ai fait avec une naïveté obsti-

née... Comment ne pas songer à Descartes faisant table rase de ses connaissances anciennes avant de construire un édifice plus solide ? En fait, savoir lire son esprit, c'est-à-dire l'esprit de l'homme, pour comprendre toutes ses activités et s'en rendre en quelque sorte capable, tel est le grand secret de Paul Valéry. En cela, son égotisme n'est qu'une forme de l'humanisme hellénique, et c'est avec raison que certains font de l'auteur de *L'Idée fixe*, ou *deux hommes à la mer*, *Socrate et son médecin*, un Sage grec. S'il est un Socrate, il est aussi un Platon, auteur de dialogues où la connaissance n'est pas séparée de la poésie, et il est même un Aristote, un Aristote discret qui a ébauché plutôt que rédigé ses traités de Poétique, de Rhétorique ou d'Esthétique. Mais, quelle que soit sa profondeur, cette notion d'humanisme n'épuise pas Valéry, qui a toujours manifesté la volonté très nette de dépasser les limites actuelles de la connaissance humaine, et sa méthode de la conscience seconde, en ce qu'elle comporte d'un peu *contre nature*, est la manifestation de cette tendance. Si Valéry invite l'homme à se dépasser, c'est en se dominant, écrit fort justement Maurice Bémol.

Peut-on déceler des rapports cohérents et organiques entre la pensée de Paul Valéry et celle d'Henri Bergson ? Il y a là deux tentatives d'introspection qui se sont développées presque simultanément, mais d'une manière tout à fait indépendante, pour aboutir à des résultats différents. Sous la symétrie un peu simpliste — l'intellectualiste d'une part, l'anti-intellectualiste d'autre part — se décèlent des ressemblances telles que l'on peut parler du bergsonisme de Valéry : ceci explique qu'un intellectualiste systématique et dogmatique comme Julien Benda critique l'antiintellectualisme de Valéry, et qu'un bergsonien aussi convaincu qu'Albert Thibaudet accorde une si grande place au même édifice intellectuel. Mais, en dépit de cela, la différence n'en demeure pas moins considérable. Si Valéry reconnaît le rôle nécessaire de l'élan vital et de la durée, il découvre aussi que l'esprit est à la fois ordre et désordre, ne se perfectionne et ne se rachète que par le choix.

PAUL VALÉRY

la volonté, l'intellect, l'effort, qui, seuls, possèdent en nous un véritable pouvoir créateur. Non seulement il se garde de diviniser la durée — qui, pour lui, est facilité intérieure — mais encore, allant plus loin que Bergson dans son examen critique des rapports entre l'esprit et le langage, il proclame la faiblesse de toutes les philosophies, de tous les systèmes — y compris celui de Bergson — qui édifient des *combinaisons verbales* auxquelles est attribué un illusoire pouvoir d'explication. Alors que Bergson, par le sort qu'il fait à certaines formules — durée, élan vital, évolution créatrice, énergie spirituelle — ne craint pas de s'avancer sur le terrain de la métaphysique, Valéry, lui, ne confère pas une telle valeur aux mots, et, s'il y a un bergsonisme de Valéry, il n'y a pas un valéryisme de Bergson.

Le chemin qui conduit des premiers vers de *La Conque* au *Discours sur Voltaire* en passant par le silence des années 1896-1912 et *La Jeune Parque* n'a été accompli qu'au prix de mues successives et de transformations profondes où se révèle la vraie nature de Valéry. Après s'être éloigné de la littérature au point de l'abandonner même sous sa forme si réservée de poésie, il y est revenu jusque dans ses usages publics et politiques. Après avoir passé aux antipodes, il est revenu à son point de départ, ayant parcouru le plus grand périple sur la sphère de son esprit, suivant cette *courbure* dont il emprunte l'image aux théories modernes de la physique, et qui lui semble être une loi essentielle de l'esprit et de la vie :

Il y a certaines courbures dans la fibre du temps et de la vie qui conduisent insensiblement de l'impossible au réel, et de l'inconcevable à l'accompli, écrit-il dans Choses tues.

Il précise son idée dans les *Moralités* :

On pourrait admettre qu'une existence est accomplie, qu'une vie a rempli sa durée, quand le vivant serait parvenu insensiblement à l'état de brûler ce qu'il adorait et d'adorer ce qu'il brûlait.

Il a eu le temps d'être lui-même et son contraire : cette dualité dans le temps s'accompagne (ou résulte ?) d'un équi-

libre permanent de dons opposés et complémentaires. Cette complémentarité, cet équilibre, cette symétrie, lui apparaissent comme l'un des aspects les plus intéressants de la nature. Dès 1884, à propos de Léonard de Vinci, il insistait sur l'importance de cette notion, sur laquelle il devait revenir, dans *Au sujet d'Eureka* pour montrer l'usage qu'Edgar Poë en fit dans sa *Cosmologie*, dans *L'Homme et la Coquille* pour rappeler le rôle que Pasteur attribuait à la dissymétrie, etc... Et même, dans les *Rhumbs*, il ne craint pas de s'élever jusqu'à cette formule générale :

...Puis un grand arbre me fait penser aux cristallisations. La symétrie est un fait tout général. Loi de Curie...

Mais, en dépit de la variété de ses dons et de l'ampleur de ses transformations, sa personnalité a toujours conservé l'unité d'une croissance ininterrompue et organique. La plupart des thèmes inébranlables autour desquels Paul Valéry a ordonné sa pensée pendant un demi-siècle existaient en lui, à l'état de germes, dès l'*Introduction à la méthode de Léonard de Vinci* et les écrits relatifs à *Monsieur Teste*. Valéry semble ainsi se rapprocher de cette image de l'arbre qu'il donne dans les *Mauvaises Pensées* :

Comparaison : il en est qui ont vaste feuillage et peu de racines. Mais c'est l'harmonie ou l'équilibre de ces deux systèmes de recherche des sources de vie qui est à demander aux dieux.

Or, précisément, un tel accord entre la sensibilité et l'intelligence est, à n'en pas douter, ce qui manque le plus au monde actuel, et le message de Paul Valéry en acquiert une résonance capitale.

Dans les dernières remarques qu'il écrivit sur Mallarmé en 1944, pour la revue *Le Point*, il notait :

Le dessein le plus difficile à concevoir, à entreprendre, et surtout à soutenir dans les arts, et singulièrement dans la poésie, est celui de soumettre à la volonté réfléchie la production d'un ouvrage sans que cette condition rigoureuse, délibérément adoptée, altère les qualités essentielles, les charmes et

PAUL VALÉRY

la grâce que doit porter et propager toute œuvre qui prétend séduire les esprits aux délices de l'esprit.

Ceci est encore plus vrai lorsque cet ouvrage est l'œuvre des œuvres que constitue la formation de la personnalité de l'artiste.

La spontanéité est le fruit d'une conquête. Il n'appartient qu'à ceux qui ont acquis la certitude de pouvoir conduire un travail à l'extrême de l'exécution, d'en conserver l'unité de l'ensemble en réalisant les parties et sans perdre en chemin l'esprit ni la nature. Il n'arrive qu'à eux, quelque jour, dans quelque occasion, le bonheur de surprendre, de définir en quelques notes, en quelques traits, l'être d'une impression. Ils montrent, à la fois, dans ce peu de substance sonore ou graphique, l'émotion d'un instant et la profondeur d'une science qui a coûté toute une vie... Entre la pensée de l'artiste et la matière de son art s'est instituée une intime correspondance, remarquable par une réciprocité dont ceux qui ne l'ont pas éprouvée ne peuvent imaginer l'existence...

Ceci n'était-il pas défini par Michel-Ange écrivant la formule de sa souveraine ambition :

*Non a l'ottimo artista alcun concetto
Ch'un marmo solo in se non circonscriva ?*

Ce souci devait l'attirer vers Degas, comme, au début de sa carrière, il s'était penché sur Léonard de Vinci, chez qui il retrouvait le problème capital de la composition et du grand art, qui est celui de la conciliation de l'art avec le développement d'ensemble de l'esprit, de l'art et de la connaissance, de la création et de la réflexion, Léonard de Vinci, dont la pensée ne devait pas le quitter, de l'Essai de 1894 à la Préface des Carnets de 1942. Il s'agissait, pour Valéry, conformément aux exigences de sa nature, de surmonter le dilemme trop facilement admis de l'activité scientifique ou de la production artistique. Il le fit par une première application générale des méthodes psychologiques auxquelles Edgar Poë avait soumis la

littérature, méthodes dans lesquelles il voit le secret essentiel de l'esprit universel. Et, à vingt-trois ans, Paul Valéry précisait la tendance qui devait être celle de tout l'effort de sa vie :

Tenter d'établir par la conscience de soi une psychologie des activités intellectuelles qui ne soit pas simpliste ou seulement trop simple, qui soit réelle et positive, une psychologie moins sommaire que celle des romanciers et des philosophes, une psychologie au microscope et en quelque sorte atomique, qui rende compte autant qu'il se peut de la formation des idées, qui soit dans une certaine mesure une science des formes, des hypothèses, des noms, des modèles.

Son idée essentielle consiste à établir l'unité de l'art et de la science sur le rôle de l'imagination dans la science comme dans l'art. Ramenant l'essence des arts à l'ornement, exemple de ces *combinaisons régulières* qui sont à la base de toute connaissance humaine, il y décèle une preuve du rôle de la métaphore et de l'esprit symbolique dans l'activité mentale, puis, appliquant ces notions à la peinture et à l'architecture, montre la même intervention de l'imagination dans la *logique imaginative* des savants. Ces *combinaisons régulières*, selon lui *les premiers guides de l'esprit humain*, il les retrouve, sous forme de métaphores, chez le savant comme chez l'artiste, et l'esprit universel, à la fois savant et artiste, devient lui-même une de ces *combinaisons régulières* qui tendent vers la symétrie comme vers la limite de leur perfection. Son étude sur *Léonard et les philosophes* lui a permis de préciser les rapports qui s'établissent, dans l'esprit universel, entre la pensée et ses divers modes d'expression, les arts et les langages. La philosophie s'avère incapable d'expliquer l'art, mais l'art peut expliquer la philosophie. Il n'y a rien de commun entre l'esthétique abstraite des philosophes et l'esthétique concrète des artistes, et, si le philosophe est inapte à résoudre les problèmes de l'art, c'est parce qu'il cherche à rejoindre le Beau par un chemin situé en dehors du domaine de celui-ci, parce que le principe unique du Beau abstrait ne résoud pas les problèmes vitaux de l'esthétique et de l'art. Si l'art peut expliquer la phi-

PAUL VALÉRY

losophie, c'est parce que le philosophe est un artiste qui s'ignore, parce que la métaphysique, comme les mathématiques modernes est un art des idées — il y a une musique et une architecture des idées — parce que le philosophe, sans vérifier son *savoir* par un *pouvoir*, ne cherche à l'exprimer que par le langage, parce que la philosophie moderne, *traversée par les sciences physiques, inquiétée par les sciences philologiques*, apparaît de plus en plus, sous des espèces verbales, comme un genre littéraire particulier, parce qu'elle est personnelle sous des apparences universelles. Léonard de Vinci n'a laissé aucun système, mais il ne s'en trouve pas moins très près de la philosophie, et, comme le font les savants modernes, il a toujours cherché à lier le *savoir* et le *pouvoir*. Sa philosophie, c'est la peinture, parce qu'il rapporte tout à la peinture comme Mallarmé rapportait tout à la poésie, et que peindre requiert toutes les connaissances et toutes les techniques, parce que la peinture lui permet d'étudier tous les problèmes posés par une synthèse de la nature et que le langage n'est pour lui qu'un instrument au service de l'art de peindre. La pensée profonde reste indépendante des mots et du langage, et, même, la nature du langage s'oppose à la tentative des philosophes d'exprimer leur pensée profonde par des mots, car le langage *ne peut rien achever dans le monde de la pensée, où rien ne fixe sa nature transitive*. Le rôle du langage décroît d'ailleurs dans les domaines où augmente la précision : la musique, par exemple, est plus apte que le langage philosophique à restituer la vie intérieure et la conscience de soi qui est le vrai domaine de la philosophie.

Lorsqu'en juillet 1948, je consacrai un numéro spécial de la revue que je dirigeais à Paul Valéry, Madame Valéry mit à ma disposition les *Cahiers* inédits du Maître. Et j'y découvris tout un monde...

Paul Valéry, on le sait, travaillait tous les matins dès l'aube, et quelquefois bien avant elle. Il prenait place à sa table, alors que partout régnait encore le silence. Il ouvrait le cahier en cours. Il allumait une cigarette et il attendait. Quoi ?

AMERIQUE FRANÇAISE

Que sa pensée mise en éveil, puis en jeu, fixât le point mental de son attention et autour de lui commençât sa ronde. Immobile, il guettait. L'élaboration était tout intérieure. Souvent longue et évasive, il n'était pas question d'en tenir compte avant qu'elle n'eût atteint à son achèvement. Seulement alors le poète prenait la plume et transcrivait le résultat de sa méditation. Ce repère fixé, l'esprit reprenait son cheminement jusqu'au suivant. Lorsque le jour devenait suffisamment lisible, c'est volontiers sur le paysage qu'il découvrait de sa fenêtre que se portaient les yeux de Paul Valéry. Ils voyaient à travers lui, le sien, un pays secret, depuis toujours parcouru en tous sens. Car c'est en somme un seul, mais constant et inépuisable problème qui a occupé Paul Valéry toute sa vie. Celui du langage. Il a été le centre de son drame intellectuel, de son aventure créatrice, de sa perception du monde. Les *Cahiers* en portent d'innombrables témoignages, et c'est d'eux qu'ont été extraits des ouvrages tels que *Rhumbs*, *Mélanges*, *Choses tues*, *Mauvaises pensées*, en bref tout ce que l'on connaît de Valéry moralisateur de l'intelligence. Mais ce qui est public n'est qu'une infime partie de cet ensemble prodigieux. Le premier date de 1894. Sur la couverture s'inscrit cette mention : *Journal de bord*. Il précède *Monsieur Teste* d'un an. Il est presque entièrement consacré à des notes d'un caractère scientifique et mathématique. On peut y lire cependant cette formule lapidaire : *La rigueur imaginative est ma loi*. Véritable illumination de toute une vie, dès l'origine ! En 1897, il entra au Ministère de la Guerre. Le *Cahier* porte ces mots : *Tabulae mei tentationum*, et Valéry avoue : *J'ai beau faire, tout m'intéresse*. La prière de *Monsieur Teste*, toutefois, concentrait cet intérêt dans le strict domaine du spirituel. Valéry notait en 1918 : *Je confesse que j'ai fait une idole de mon esprit*. Idole au prix de laquelle devait être immolé tout ce qui menaçait de l'enchaîner... Certains *Cahiers* s'ouvrent sur des ex-voto touchants. Voici une feuille de lierre collée, avec cette suscription : *Cueillie sur le tombeau de Richard Wagner*. On sait l'admiration que le poète de *Charmes* portait au compositeur de la *Tétralogie*. Voici un brin d'herbe séchée qui voisi-

PAUL VALÉRY

ne avec l'effigie du serpent invoqué par *La Jeune Parque*... Fort rares sont les vers. Rien d'étonnant. La poésie de Paul Valéry ne pouvait souffrir l'ébauche. Pourtant, j'ai recopié ce quatrain, au milieu de considérations philosophiques :

*Le feu amour m'habite et je vois froidement
L'illumination de la nuit entière
Je n'en puis plus aimer seulement qu'en dormant
Les actes gracieux mélangés de lumière.*

Je citerai encore les deux affirmations suivantes, parce que j'y trouve comme le terme même de la course de Valéry vers soi :

Mon but principal a été de me figurer aussi simplement, aussi nettement que possible, mon propre fonctionnement d'ensemble : monde — corps — pensées.

Et :

J'ai passé ma vie à me faire mes définitions...

Il inclinait à comparer la situation de l'homme devant l'inconnu à cette conformation de l'individu qui lui interdit, sans un jeu de miroirs, d'apercevoir sa propre nuque. *L'infini n'est jamais beaucoup plus loin*, me dit-il un jour en souriant. C'était là un de ses sujets favoris : il est étrange de penser que l'homme réduit à soi seul, ignorerait jusqu'à sa propre apparence. De là le thème narcisséen du miroir de l'eau, de là toute la formation d'un langage qui se réfléchit, de là l'obsession de la Jeune Parque : *Je me voyais me voir*...

Je me voyais me voir est le mot clef de Narcisse, de la Jeune Parque, de la Pythie, du serpent et de Monsieur Teste. Jusqu'au dernier jour, ce fut avec ces paroles, devenues son essence, que l'incarnation de la pensée valéryenne se chercha un chemin formel. Qu'est-ce que *La Jeune Parque* ? C'est

AMERIQUE FRANÇAISE

l'envers de nos pensées, ces touches innombrables du monde, ces gestes commencés et retenus, ces pas qui n'avancent point, ces mouvements intérieurs par lesquels le vivant se conserve et en même temps s'use, ces marées du sang, cette flamme enveloppée, non moins livrée aux marées du vent que la flamme d'une torche, ces sommeils, ces tissus qui flottent et déploient leurs franges comme des algues dans la mer, c'est tout cela qui porte nos pensées...

Je ne vois plus rien qui exige un lendemain, a écrit Valéry sur l'une des dernières pages de son dernier cahier. Peut-être peut-on supposer qu'il n'eut avec la mort, lorsqu'elle se présenta, aucun conflit ? On a dit qu'à son chevet ses familiers l'avaient entendu, quelques jours avant sa fin, et comme on s'appêtait à lui faire une ultime transfusion de sang, murmurer ce vers de lui, si célèbre.

Que me fait tout ce sang qui n'est pas mon secret ?...

Sont-ce signes répétés de consentement à l'éternité ? M. Claude Valéry m'a dit qu'il avait cherché à savoir quelles pouvaient être les ultimes pensées de son père à la veille de n'en avoir plus, et qu'il avait eu la certitude que la discipline de l'âme n'avait pas chez lui abdiqué, qu'elle résistait à toute confiance comme à toute plainte, à toute frayeur comme à toute espérance. L'ironie elle-même veillait, non loin de la rigueur. Le dernier poème de Paul Valéry, *L'Ange*, écrit à la veille de s'aliter, s'achève sur ce verset :

Et pendant une éternité il ne cessa de connaître et de ne pas comprendre.

Quel témoignage émouvant à inscrire au compte de la rigueur indomptable que ce poème en prose, écrit quelques jours avant le grand départ... Le dernier poème ! Comme tous les personnages ou les choses qui ont représenté cette pensée royale peuvent murmurer au fond de leurs replis, de leurs va-

PAUL VALÉRY

gues, de leurs buissons, de leurs chevelures ou même de leur sommeil : je me voyais me voir, ainsi se livre le confident suprême ; et ce Narcisse ne se nomme plus Narcisse : il a un nom presque jamais entendu dans toute l'œuvre et par une étrange réversibilité, de ce nom divin se fait le poème le plus tendrement humain, le plus chancelant, le plus déchirant, et qui ne nous fait penser à aucun texte au monde, mais irrésistiblement à Mozart... Ce poème, celui de l'ANGE, on se souvient qu'il débute par ces mots :

Une manière d'ange était assis sur le bord d'une fontaine. Il s'y mirait et se voyait Homme, et en larmes et il s'étonnait à l'extrême de s'apparaître dans l'onde nue cette proie d'une détresse infinie.

Et plus loin :

Il essayait de se sourire : il se pleurait...

Ces larmes qui firent couler les nôtres, n'étaient-elles pas celles-là mêmes que Valéry définissait quelques années plus tôt comme étant *d'une espèce divine qui naissent du manque de la force de soutenir un objet divin de l'âme, d'en égaler et d'en épuiser l'essence ?...*

Paul Valéry demeure vivant parmi nous, plus vivant que bien des vivants. Mais son œuvre est tellement vaste, elle atteint à de tels horizons et à de telles profondeurs qu'il était nécessaire, pour les hommes qui sont loin du Sage, et pour notre salut, d'en assurer vraiment l'existence. C'est ce qu'a réalisé, magnifiquement, Maurice Bémol dans son *Paul Valéry* et sa *Méthode critique de Paul Valéry*, deux livres qui se haussent jusqu'au niveau de cette pensée si pure et si noble qui les a inspirés.

CLAUDE DELMAS
Paris, Septembre 1950.

A MADELEINE

Dans ce coin de glace sans âme
D'où votre regard me rejoint,
Au seuil du jour qui s'ouvre,
Je m'amuse à vous trouver.
Chaque moment me plaît
Lorsque je vous y vois
Même quand, certains instants,
Vos yeux ont l'allure triste légèrement.
De ces plantes trop immenses
En l'étroitesse des jardins,
Même quand votre bouche rêveuse
Boude les heures laborieuses
Et semble désirer longuement
Les espaces sacrés
Où l'amour, pieusement,
Viendrait vous chercher.

Et pourtant, malgré ces voyages
Dont votre visage est plein,
Je désire votre présence
Pour m'accueillir, ainsi lointaine,
Chaque matin,
Au coin de ce miroir
Que vous illuminez.

SUZETTE DORVAL

AU PETIT BONHEUR

valse chantée

Peut-être une maison quelque part en Provence
peinte d'un rose tendre ou d'un bleu si déteint,
d'un bleu d'avant de naître.

Dans les oliviers tremblotants du matin,
les biques dont je suis le maître
viennent râper mes pauvres mains.

Une Anglaise très maigre et très décolorée
est en train d'arranger une table de thé ;
le gramophone joue la valse de son cœur,
un refrain trop compromettant
en mi bémol mineur (et comment !)

et ce serait tout le bonheur
si je pouvais donner à mes pois de senteur
— sweet peas, comme elle dit, —
ce bleu transi, cette couleur
des matins gris.

MICHEL SIMON

— POÈME —

L'orgie de toutes les lumières
A fleuri mes pas dans la rue
La rue coule comme rivière
Passants je suis un inconnu

Tout haut les réverbères prient
Le clair esprit de la lumière
Arbre plus noir que noire nuit
La rue coule comme rivière

Dans la foule sont solitaires
Mes longs pas d'errant décédé
La rue coule comme rivière
Et je ne sais où aborder.

CLAUDE MATHIEU

LA CONSULTATION

Maître Jean Depocas fredonnait un air endiablé qui lui collait à la mémoire, depuis sa dernière soirée au Club Huron, la boîte de nuit en vogue.

Bien calé dans son fauteuil basculant, devant sa table couverte de paperasses et d'opuscules, il feuilletait un dossier, tournant les pages avec un doigt.

Son domestique cogna à la porte et puis entra.

— Monsieur...

Maître Depocas mit ses deux mains à plat devant lui, sur la table.

— C'est catastrophique, dit-il. Pas moyen d'être tranquille chez soi. Et je plaide demain matin.

— Il y a une dame qui désire vous voir d'urgence.

— Qu'elle vienne à mon bureau, demain, dans l'après-midi.

— Elle insiste pour vous parler à l'instant même. C'est une personne âgée qui a l'air de savoir ce qu'elle veut. Elle ne partira pas de son plein gré, monsieur, et puis elle refuse de dire son nom.

L'avocat mit ses lèvres en trou de poule, se leva pour revêtir son veston et dit : — Qu'elle vienne, qu'elle entre.

Presqu'aussitôt, une femme minuscule, habillée de noir de la tête aux pieds, entra et s'assit avec précipitation devant l'avocat.

— Qui êtes-vous, madame ? Et quelle affaire vous préoccupe ?

— Non ! non ! s'écria la vieille dame. Il ne faut absolument pas que vous sachiez la raison de ma présence ici. Ni qui je suis. Vous devez l'ignorer. C'est un secret, un grand secret. Il faut que personne ne se doute de quoi que ce soit. Ceci est de la plus stricte, de la plus grave importance.

— Fort bien. Vous avez le privilège de vous taire.

AMERIQUE FRANÇAISE

— Oui. Je le sais, chuchota la dame. Et je saurai me taire.

— Je vous approuve carrément. Et c'est pour me raconter cela que vous venez me voir à mon domicile ?

La vieille dame regarda de tous côtés comme pour s'assurer qu'ils étaient bien seuls, et puis donna un coup de tête affirmatif.

— C'est donc tout ce que vous avez à ne me dire point ?

Sa visiteuse le regarda avec attention, comme pour s'assurer qu'elle ne s'adressait pas à un imbécile.

— Mais pas du tout ! Vous êtes maître Jean Depocas, avocat au barreau de Montréal, je pense ? Je ne me suis pas trompée ?

— Du tout. Je suis bien lui-même.

Il commençait à trouver la conversation divertissante.

— Alors...

Elle se pencha au-dessus de la table.

— Ecoutez-moi bien. Je vais mourir.

Elle retomba sur sa chaise et attendit l'effet produit par sa phrase. Il attendit aussi, et voyant que la suite ne venait pas :

— Confidence pour confidence, je vais mourir aussi. C'est le devoir qui incombe à chacun de nous. Il faut de temps en temps qu'il y ait une place libre pour ceux qui vont venir. En ce qui me concerne, rien ne presse. J'ai trente-huit printemps et de nombreuses années devant moi, j'espère.

— Et moi, dit la dame, j'ai quatre-vingt-trois ans.

— Incroyable !

— Mais vrai. J'en suis assez fière, bien que cela me soit égal de m'en aller. J'ai vu tant de choses... J'ai tout vu ce qu'il y a à voir ici-bas. Je suis lasse de relire toujours les mêmes livres, d'assister aux mêmes événements décade après décade, de regarder les mêmes objets, ou à peu près les mêmes. Le progrès, cher monsieur ? Bah ! Un aspirateur électrique n'est qu'un balai après tout. Quand on a vu se lever et se coucher le soleil durant quatre-vingt-trois ans, vous savez, on en de-

LA CONSULTATION

vient blasé. Pendant longtemps j'ai espéré, oh, pas trop, qu'un jour, un seul jour, le soleil ne se lèverait pas, qu'une année, une seule année, il n'y aurait pas d'automne, et puis pas d'hiver, et puis pas d'été, et puis pas de printemps. Ce serait original que l'été par exemple durât douze mois. Mais, les feuilles sont mortes, la neige est tombée, puis l'herbe a repoussé, elle a jauni ; ce fut toute ma vie la même ritournelle des quatre saisons.

Maître Depocas l'écoutait imperturbablement.

— Votre point de vue est tout à fait défendable.

— N'est-ce pas ? Or, ma santé n'a jamais été meilleure. Je suis frêle mais solide et possède encore la majeure partie de mes dents. Mes cheveux blancs sont bien épais. Voyez mes mains et cherchez-y la moindre tache. Comprenez-moi, je m'ennuie un peu, et puis, j'ai peur d'être encore ici...

Elle baissa la voix.

— Quand viendra la fin.

— La fin ?

— Du monde.

Elle croisa les bras et frappa du pied.

— Je suis curieuse comme un chat et lis très bien sans lunettes, mais je ne veux pas voir ça.

Maître Depocas prit un crayon sur la table, en examina la pointe pour s'assurer qu'elle était affilée bien pointue, et s'en gratta la tête avec délicatesse. Il prit aussi un air de réflexion.

— La fin du monde, remarqua-t-il, ne s'annonce pas pour demain, ni même pour quelques années à venir. Le monde va mal, c'est entendu, il ne tourne pour ainsi dire, pas rond ; cependant rien de concret n'indique son dénouement prochain. A quatre-vingt-trois ans, je ne crois pas, en toute sincérité que quiconque ait lieu de redouter pour lui-même l'effet des événements apocalyptiques.

La vieille dame eut un haussement d'épaule qui pouvait indiquer de l'impatience aussi bien que du mépris à l'égard de l'avocat.

AMERIQUE FRANÇAISE

— Il n'y a aucune différence profonde chez moi entre les âges de quarante et de quatre-vingts ans. Saisissez-vous la nuance ? Je parais un peu plus âgée, mais je ne conçois ni ne ressens autrement qu'il y a quarante ans. Il n'y a pas de raison pour que cela cesse. De soi-même, veux-je dire.

— Je crois comprendre chère madame et cliente, et vais résumer l'affaire en quelques mots ; veuillez, je vous prie, m'éclairer si je vous semble dans l'erreur.

Primo : l'existence vous pèse, vous la trouvez banale, tout vous ennuie. Secundo : vous possédez une santé robuste et craignez de vivre centenaire et plus, au cas où cet âge coïnciderait avec la fin du monde. Tertio : vous avez formé le projet de vous enlever la vie et êtes venue m'en avertir. Pourquoi ? Je n'en sais rien encore.

Entendant cela, la vieille dame, prise de fou rire, porta une main à sa bouche afin d'assourdir les éclats qui en sortaient et de l'autre chercha son mouchoir et s'essuya les yeux, plissés dans une contraction incontrôlable.

De la voir rire si fort et si drôlement, maître Depocas se prit à rire lui aussi, doucement, timidement d'abord, et puis à gorge ouverte, en se tapant le ventre avec excès.

Le domestique, surnommé Ajax par son maître, s'approcha de la porte fermée, et y colla son oreille. Quand il perçut la nature du tapage qui l'avait réveillé, il regagna l'office en tapinois.

Son accès de gaieté s'atténuant, la vieille dame se frotta le nez, tira les plis de sa robe sur ses genoux grelets, remit en place, c'est-à-dire droit comme un bouchon, l'étrange cône noir qui lui couvrait le chef, et avec l'expression de la plus franche hilarité, dit :

— Alors, c'est bien vrai ? Vous m'avez prise pour une vieille folle ? Fou que vous êtes, moi qui vous croyais si sensé.

— Ma foi, oui. Je vous ai crue atteinte de la plus douce et la plus inoffensive démente. Et je me demande encore un brin, pardonnez-moi, si j'ai eu complètement tort.

— Complètement. Vous vous servez, cher monsieur, pour

LA CONSULTATION

penser, du mécanisme le plus ordinaire. Sans doute gardez-vous votre imagination pour les clients plus intéressants, en apparence, que moi.

L'avocat protesta vivement. Tous ses clients recevaient une attention égale, et pour lui l'équité n'était pas un vain mot.

— Et, ajouta-t-il, m'instruirez-vous enfin de ce qui vous amène chez moi ?

La vieille dame donna un coup de poing sur la table.

— Enfin, sortez de la lune, monsieur l'avocat ! Je vous ai très bien donné la raison de ma visite. Oh ! Pas d'une façon banale, pas comme un colporteur déballe ses oripeaux : « Voilà, j'ai de belles soieries et des brodequins chamarrés pour marcher dans les prés, en voulez-vous ? » Non. Je vous ai dit que j'allais mourir. Vous m'avez répondu, « moi aussi, c'est notre lot à tous, pour moi je ne suis pas pressé ». C'était m'exposer votre état d'âme, ce qui m'a conduit à vous exposer le mien. Vous en avez conclu que j'étais une détraquée. Voilà ce qui arrive quand on part d'un mauvais à priori.

— Je suis confus, confus, vous ne sauriez croire à quel point, avoua-t-il. Cependant, quand vous êtes entrée ici, vous n'avez consenti à me dire ni votre nom, ni l'affaire vous concernant, attitude pouvant porter à confusion, admettez-le chère madame.

— Pas quand on est homme d'esprit. Quand même, laissons cela. Je ne vous connais ni d'Eve ni d'Adam, monsieur. Or, ayant besoin d'un avocat, j'ai pris ce matin l'annuaire du barreau, et je l'ai jeté par terre de toutes mes forces ; il s'est ouvert à l'endroit des D. J'ai alors fermé les yeux et mis mon doigt n'importe où, c'est-à-dire, par pur hasard, sur votre nom. Voilà comment il se fait...

Jean Depocas se frotta les mains.

— Si nous reprenions notre entretien à son tout début ? proposa-t-il à sa bizarre interlocutrice.

— Oh ! bien volontiers monsieur, dit-elle très grande da-

me. Je vous fis donc savoir, sans autrement m'expliquer, que j'allais mourir.

Il rapprocha son fauteuil du bureau, et avec beaucoup d'attention demanda :

— Comment ?

— Je n'en sais rien. J'espère que cela ne me fera pas trop souffrir.

— Quand ?

— Le plus tôt possible, je suppose.

— Bien. Le bon sens nous suggère d'écarter l'hypothèse du suicide, et votre excellente constitution, celle de la mort naturelle. Il reste donc deux suppositions. Une, la mort accidentelle, que vous ne sauriez prévoir que si vous vous livriez à quelque exploit dangereux, voire à quelque exercice...

— Non. Ni exploit, ni exercice. Ni risque.

— Très juste. Deux, la mort par main d'autrui.

— Exactement.

— Autrement dit, vous craignez que l'on vous assassine ?

— J'en ai la certitude.

— On va donc vous tuer ?

— Parfaitement.

— Qui ?

— Mystère et discrétion. Outre cela, vous ne saurez rien. Du moins, de ma bouche. A vous de lire les journaux de demain, d'après-demain, des jours qui suivront. Les jours se suivent et se ressemblent tous, croyez-moi. Cela m'est vraiment égal de partir.

Maître Jean Depocas leva les bras au plafond.

— C'est que je vous trouve sympathique, moi, et je n'ad mets point que l'on vous supprime !

— Et si cela me convenait d'être supprimée ? Sachez que la chose serait en tout point à mon gré. D'abord je suis ruinée, bien que l'on me pense fort riche et fort avare. J'ai déjà donné toute ma fortune aux bonnes œuvres, après avoir déposé en lieu sûr une somme largement suffisante pour couvrir vos honoraires.

LA CONSULTATION

— Mes honoraires de quoi ?

— Consultations, défense, plaidoirie. Car vous défendrez l'assassin bien sûr, je suis venue vous en prier.

— Impossible ! Cette histoire ne tient pas debout.

— Et vous le ferez acquitter ; il sera suffisamment puni de ne trouver point de bas de laine sous le matelas, non plus que de compte en banque.

Mon testament, déposé chez un notaire, désigne le meurtrier. Ma voisine a l'ordre de porter aux journaux de la ville certaines notices de mon cru, dès que je serai trouvée morte. Bref, tout est prêt.

La vieille dame se leva, et d'une taloche enfonça presque jusqu'à ses yeux son chapeau en forme de pain de sucre.

— Adieu, dit-elle en souriant. Vous aurez une cause superbe, superbe. Ne cherchez pas à me retrouver ni à me suivre ; je vous échapperais. Ah !... J'oubliais. Vous plaidez la folie. Vous semblez vous y connaître.

Et riant doucement, elle gagna la porte, l'ouvrit et la referma avec une vitesse étonnante.

Lorsque revenu de sa surprise, il s'élança pour la rejoindre, elle avait totalement disparu.

Ajax ne savait rien et n'avait rien vu.

Maître Depocas ne se souvenait pas d'avoir eu de consultation plus extraordinaire que celle qui venait d'avoir lieu chez lui, dans sa bibliothèque, antre de repos et de méditations profondes.

Des sentiments nouveaux et divers se heurtaient dans son âme ; la commisération, le désir de protéger, le doute, la colère, l'impuissance à pouvoir remédier à un prochain désastre.

Puis, fin égoïste, il se dit qu'après tout mieux valait qu'elle fût partie, car il aurait pu s'y attacher, à cette vétuste et vénérable excentrique.

Ajax, qui venait de parcourir le quartier pour voir si quelqu'un ne l'avait pas aperçue, revint bredouille.

AMERIQUE FRANÇAISE

— Pauvre chère vieille. Pourvu que ça ne lui fasse pas trop mal ! se dit l'avocat.

— Reposez-vous monsieur, le procès demain, murmura l'excellent Ajax.

— Oui, le procès. Vous avez raison Ajax. Je dînerai de bonne heure et me coucherai aussitôt.

Le lendemain, il plaida distraitement et brièvement, n'ayant qu'une chose en tête qui était de lire tous les faits divers de tous les journaux du matin.

Le juge, lui trouvant la mine soucieuse, sérieuse, complètement dépourvue d'histrionisme, et, appréciant en connaisseur la courte durée de sa plaidoirie, en conclut que maître Depocas était, avec de fortes raisons, convaincu de l'innocence de l'accusé, et pour ce, acquitta ce dernier.

Comme on se précipitait de toutes parts pour le congratuler, le jeune maître prit la fuite.

Il s'abonna le jour même à toutes les publications de la ville, de la Province, et du pays tout entier, pour plus de sûreté.

Et tous les jours, matin et soir durant des heures, il parcourait attentivement les faits divers de tous les journaux. Une vie nouvelle commençait pour lui. Il mangeait bien, dormait mieux, passait une heure à son bureau pour recevoir les clients, écouter leurs histoires, préparer les causes, en vitesse toujours, et gagna à ce faire une grande réputation de sobriété.

Il devint l'avocat expéditif, grand favori des juges de toutes les Cours. Son chef-d'œuvre fut sa plaidoirie-éclair en faveur d'un présumé assassin.

— Votre Seigneurie, messieurs les jurés, je vous le demande ! Mon client a-t-il l'air d'un meurtrier ? Non. Croyez-moi, il est innocent. D'ailleurs il me l'a dit, et je le crois. Vous ferez de même.

Après quoi, son bonhomme fut relâché. Ce fut un gros succès. Puis, il ne se contenta pas de défendre l'innocent, voire la veuve et l'orphelin, il poursuivit aussi les coupables. Il se maria, fit plusieurs enfants. Sa lecture quotidienne des

LA CONSULTATION

faits divers lui donna un sens étonnant des proportions, en même temps qu'une vaste connaissance des mœurs de ses contemporains.

J'ajoute qu'arrivé aujourd'hui à l'âge de quatre-vingts ans, et ayant refusé d'être juge afin de pouvoir plaider, et plaissant sans relâche, il continue à explorer avec autant de verve et de ténacité les faits divers de tous les journaux du Canada. Régulièrement, il se rend à la morgue de la ville pour tâcher de reconnaître parmi les récentes arrivées, sa mystérieuse cliente d'antan, et à sa demande, les morgues du pays tout entier lui envoient périodiquement la photo de leurs inconnues.

*

* *

Jusqu'à présent et jusqu'à preuve du contraire, la vieille dame vit toujours et souhaite que frappe vite le bras du meurtrier, car les événements actuels ne sont pas pour la rassurer quant à la fin du monde.

ANDRÉE MAILLET — Paris, 1950.

L'AUTOMATISME SURRATIONALNEL ET LA NOSTALGIE DU JARDIN D'EDEN

« Affamées de la jote, elles ne l'espèrent plus. Mourant du désir de la dilection, elles sombrent en foule dans la mystique de la créature et dans une nostalgie de damnés. Ce qu'elles demandent, sans le savoir, c'est que le vrai visage de l'Amour leur soit montré ».

J. MARITAIN, Préface au *Saint Jean de la Croix* du R. P. Bruno de J. M. (Plon 1929) p. 32.

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

J'ai fait paraître, il y a déjà quelques semaines, dans l'hebdomadaire *Notre Temps*¹, un article assez agressif concernant le manifeste « Refus Global », publication d'un groupe d'artistes et d'écrivains « automatistes » de Montréal.

Mon intention n'est aucunement, ce soir, de retirer ou même de modifier substantiellement aucune des affirmations avancées à cette occasion, mais seulement de préciser le sens exact que j'entendais accorder à quelques-uns de ces propos et d'accorder ainsi à nouveau à la « question » surréaliste l'attention qu'elle mérite à nos yeux d'hommes cultivés et de chrétiens : cela, tout d'abord, par souci d'honnêteté intellectuelle et pour empêcher qu'on ne me prête des intentions que je n'ai

1. Hebdomadaire *NOTRE TEMPS*, 4 septembre 1948, p. 4 : *Le manifeste*, etc.

L'AUTOMATISME SURRATIONALNEL...

pas, et ensuite pour tenir compte de cette parole du sermon sur la montagne où le Maître nous recommande : « Si quelqu'un t'invite à marcher un mille, fais-en deux avec lui » (Mt. V. 41) — en raison de quoi j'ai pensé que la charité chrétienne me justifierait, n'ayant reçu aucune invitation, de marcher au moins un mille et demi.

Avant toutefois d'entrer en matière je crois bon d'écarter une objection fort souvent entendue depuis le jour où je me suis mis à m'occuper de l'« automatisme ». — « Vous avez reconnu vous-même dans votre article, me dit-on, que l'automatisme était une folie, une doctrine fournie de contradictions : à quoi bon, dès lors, lui consacrer tant de peine et lui accorder tant d'attention ? Ne craignez-vous pas de vous en faire, en raison de votre façon d'agir, le premier propagateur ? »

A cela je répondrai, pour commencer, que le surréalisme — qu'on l'appelle ou non « automatisme » ne change rien à son espèce — a déjà vingt-huit ans et plus d'existence et qu'il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour prendre conscience de sa présence. Si cela est, je ne vois pas en quoi ma propagande saura modifier en quoi que ce soit la ligne de son évolution, d'autant plus qu'elle n'est pas d'allure à la favoriser extrêmement.

En second lieu, j'appellerai à ma défense deux remarques qui me paraissent dignes de considération.

La première sera qu'il est ordinairement aisé de flairer ce qu'il y a de faux ou d'absurde dans une opinion — le bon sens pouvant y suffire, à supposer, comme le veut Descartes, qu'il soit assez répandu... — mais qu'il est beaucoup plus difficile et plus embarrassant de poursuivre ces erreurs jusque dans leur fondement et d'en mettre à jour les replis cachés. Et l'on sait assez, sur ce point, que plus les vérités niées sont évidentes, plus leur établissement est chose délicate et plus il y a danger que la colère et l'indignation ne viennent troubler ici le jeu critique et froid de la raison. J'en appelle à Pascal déversant son

ironie implacable contre les dogmatistes acharnés à prouver qu'il est bien vrai que nous ne dormons pas et que la vie n'est pas un rêve : « Ils sont contraints de dire : « Vous n'agissez pas de bonne foi ; nous ne dormons pas, etc. » Que j'aime à voir cette superbe raison humiliée et suppliante ! Car ce n'est pas là le langage d'un homme à qui on dispute son droit, et qui le défend les armes et la force à la main. Il ne s'amuse pas à dire qu'on n'agit pas de bonne foi, mais il punit cette mauvaise foi par la force ». ²

Ma seconde remarque sera qu'il n'y a pas d'erreur qui n'ait son fond de vérité ou — comme dirait Freud — qui ne trahisse une intention consciente ou inconsciente de la nature. Or, rien de plus utile et de plus passionnant que la recherche de cette vérité méconnue, de cette intention cachée ; rien de plus propre, aussi bien, à nous ouvrir des horizons nouveaux et d'une richesse souvent insoupçonnée. « Il est juste de rendre grâce, — écrivait s. Thomas d'Aquin, au début de son Commentaire des Métaphysiques, — non seulement à ceux que l'on suppose avoir découvert la vérité... mais même à ceux qui dans la recherche de cette vérité se sont révélés par trop superficiels, bien que nous ne puissions pour autant partager leurs opinions. A ceux-là aussi, en effet, nous sommes redevables : ils nous ont contraints à exercer notre esprit dans la recherche du vrai » ³. Le Canada français, où pleuvent plus que partout ailleurs les panégyriques de s. Thomas d'Aquin, devrait être éminemment favorable à cette attitude d'esprit qu'il a maintenue et défendue par toute son œuvre et par toute sa vie ; on ne voit pourtant pas, jusqu'ici, qu'il soit allé jusqu'aux excès dans ce domaine...

Quoi qu'il en soit, mesdames et messieurs, ici même, ce soir, nos amis automatistes vont nous fournir l'occasion de revoir et d'approfondir nos notions d'art, de morale, de mys-

2. PASCAL, *Pensées* (éd. Brunschvicg), sect. VI, fr. 388.

3. S. THOMAE AQUINATIS, *In Met. Arist. Comm.*, (éd. Marietti), L.2, lect. 1, n. 288.

L'AUTOMATISME SURRATIONNEL...

tique, de relire Freud, Rimbaud, Breton, Pascal et bien d'autres ; j'estime donc, en l'occurrence, que nous serions bien ingrats de ne pas leur en exprimer le témoignage de notre reconnaissance : licet eorum opinionones non sequamur...

L'automatisme ne vient pas de chez Hadès

Dans un article intitulé : « L'automatisme ne vient pas de chez Hadès »⁴ — le remarquable auteur de *Bien-Etre* et *Au cœur des quenouilles* à qui, en passant, je reconnaitrai ici sans réticence le mérite d'avoir su s'exprimer — a défendu la réalité des origines toutes humaines et terrestres de l'automatisme. Je n'ai, pour ma part, rien à objecter à sa thèse, d'autant plus qu'il n'est pas dans mes habitudes de crier au diable chaque fois que j'aperçois des cornes : ce que je rapporterais pour une part au fait que j'ai été élevé sur une ferme et pour le reste à la sûreté de la foi de mes pères d'où je tiens que le diable est d'ordinaire assez intelligent pour cacher les siennes.

Non, l'automatisme ne vient pas de chez Hadès : il est œuvre d'homme, et cela ne signifie pas toujours tellement mieux. Il est, au sens strict, un témoignage : c'est-à-dire un produit et une image de l'homme de notre temps. Son apparition indique le point extrême d'oscillation d'un humanisme athée, balancé entre le plus pur rationalisme et le plus pur irrationalisme. Comme tel il n'est qu'une confirmation de la thèse de Pascal, touchant l'impossibilité dans laquelle se trouve l'homme, laissé à lui-même, de trouver dans le monde sa vraie place : « La vraie nature étant perdue, tout devient sa nature ; comme, le véritable bien étant perdu, tout devient son véritable bien » et : « L'homme ne sait à quel rang se mettre. Il est visiblement égaré, et tombé de son vrai lieu sans le pouvoir retrouver. Il le cherche partout avec inquiétude et sans succès dans des ténèbres impénétrables »⁵.

4. Hebdomadaire NOTRE TEMPS, 7 (?) et 13 décembre 1947.

5. B. PASCAL, *op. cit.*, sect. VII, fr. 426-427.

A fouiller l'histoire, je l'ai laissé entendre, on ne manquerait pas de trouver à l'automatisme des origines fort anciennes : aussi anciennes que l'homme, en vérité — et nos surréalistes, sur ce point, n'ont pas tout à fait tort de s'appeler « primitifs ». Il est un rapprochement plus particulier cependant, que j'ai signalé, et auquel je veux faire justice : celui des séances gnostiques et des mystagogies qui faisaient aussi, en Grèce, contrepoids aux spéculations par trop arides des philosophes. A titre de preuve, écoutez plutôt le récit de cette demi-fumisterie, demi-mystagogie, des premières heures du surréalisme parisien ; le tableau est d'Aragon : « Au café, dans le bruit des voix, la pleine lumière, les coudolements, Robert Desnos n'a qu'à fermer les yeux, et il parle, et au milieu des bocks, des soucoupes, tout l'océan s'écroule avec ses fracas prophétiques et ses vapeurs ornées de longues oriflammes. Que ceux qui interrogent ce dormeur formidable l'aiguillent à peine et tout de suite la prédiction, le ton de la magie, celui de la révélation, celui de la révolution, le ton du fanatique et de l'apôtre surgissent. Dans d'autres conditions, Desnos, pour peu qu'il se prenne à ce délire, deviendrait le chef d'une religion, le fondateur d'une ville, le tribun d'un peuple soulevé »⁶.

Pour l'amour du grec, saluons cette Pythie du vingtième siècle, enivrée probablement d'autres vapeurs que celles s'échappant de l'antique crevasse... D'un monde retourné au paganisme, qu'attendre sinon le retour aux vagissements païens ? Sparte au-delà du Rhin. Delphes en deçà ; chez nous... Cumes !

L'automatisme formule d'art et mystique révolutionnaire

Mais ces rapprochements n'étant que d'importance secondaire, il vaut mieux toucher directement notre sujet.

6. LOUIS ARAGON, *Une vague de rêves* ; d'après MAURICE NADEAU, *Histoire du surréalisme* (éd. du Seuil, 1945) p. 77.

L'AUTOMATISME SURRATIONALNEL...

De 1922 à 1937 le surréalisme français a connu au moins trois révolutions, au cours desquelles l'*incorruptible* Breton n'a sauvé son incorruptibilité qu'au prix d'une perpétuelle évolution. Ce qui est indiquer qu'il est plus facile, à l'heure présente, d'écrire une « Histoire du surréalisme » que de tenter une critique exhaustive du système, pour la bonne raison que nous touchons ici une matière flottante, soit, pour parler moderne, une dialectique toute en effervescence. Ajoutons à ce qui précède la difficulté qu'il y a de nous procurer au Canada les textes de base sur le sujet. En présence d'un tel état de chose, force nous est de nous en tenir aux principes fondamentaux du système et de négliger ce qui n'en est que la physionomie d'apparat.

Le surréalisme, prenons ceci comme point de départ, n'est pas en son essence une formule d'art, mais une tentative de Révolution intellectuelle parallèle, en son genre, à la Révolution marxiste.

Né du dadaïsme, il surgit à ses origines sous la forme d'un nihilisme outrancier. Voici ce qu'en dit assez clairement Aragon en 1920 : « Plus de peintres, plus de littérateurs, plus de musiciens, plus de sculpteurs, etc... enfin assez de toutes ces imbécillités, plus rien, plus rien, rien, rien, RIEN, RIEN, RIEN »⁷. Mais comme ce « rien » n'entendait pas impliquer les surréalistes eux-mêmes, ni pour autant le surréalisme, force fut au nouveau système de s'élaborer sur les ruines de cette assez vaste démolition. Et voici cette fois Breton qui nous décrira avec précision le but visé par le mouvement : l'évasion de la réalité présente par la découverte d'une surréalité qu'ouvrira au chercheur la clé de la méthode automatiste : « Je crois, écrit-il, en son Manifeste de 1924, à la résolution future de ces deux états, en apparence si contradictoires que sont le rêve et la réalité en une sorte de réalité absolue, de *surréalité*, si l'on

7. LOUIS ARAGON, d'après MAURICE NADEAU, *op. cit.*, p. 48.

peut ainsi dire. C'est à sa conquête que je vais, certain de n'y pas parvenir, mais trop insoucieux de ma mort pour ne pas supputer un peu les joies d'une telle possession... »⁸. A quoi il faut ajouter, de la main du même Breton, ce développement, datant de 1929 : « Tout porte à croire qu'il existe un certain point de l'esprit d'où la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable, le haut et le bas, cessent d'être perçus contradictoirement. Or c'est en vain qu'on chercherait à l'activité surréaliste un autre mobile que l'espoir de détermination de ce point... »⁹.

Or, que l'humanité accepte de s'engager à fond dans cette poursuite du surréel, et c'est l'écroulement de la vieille bourgeoisie intellectuelle, la fin de ce mode logique de penser qui a mené notre monde à son actuelle absurdité, la libération de la personne en un mot par la proclamation des Droits de l'Inconscient. Nous donnons deux ultimes textes sur ce sujet ; l'un, de Pierre Naville : « Le surréalisme est au croisement de divers mouvements de pensée. Mettons qu'il constate la possibilité d'une certaine dénivellation constante de l'esprit par rapport à l'activité rationnelle (et non simplement consciente) au profit d'une pensée plus absolument cohérente, et cela quelles que soient les voies empruntées par cette pensée. C'est dire qu'il propose, tout au moins qu'il voudrait proposer, une solution nouvelle de tous les problèmes et en première ligne des problèmes moraux. C'est en ce sens qu'il est l'époque. Et c'est pourquoi l'on peut exprimer la démarche essentielle du surréalisme en disant qu'il s'agit pour lui de calculer le quotient de l'inconscient par le conscient »¹⁰ ; le second texte est de Breton : « Comment admettre que la méthode dialectique ne puisse s'appliquer valablement qu'à la réso-

8. ANDRÉ BRETON, *Manifeste du surréalisme*, d'après MAURICE NADEAU, *op. cit.*, p. 84, note 3.

9. ANDRÉ BRETON, *Second Manifeste du surréalisme*, d'après ANDRÉ BRETON, *Qu'est-ce que le surréalisme* (René Henriquez éd., Bruxelles, 1934) p. 21 ; cf. M. NADEAU, *op. cit.* p. 176.

10. D'après ANDRÉ BRETON, *op. cit.* p. 20.

L'AUTOMATISME SURRATIONALNEL...

lution des problèmes sociaux ? Toute l'ambition du surréalisme est de lui fournir des possibilités d'application nullement concurrentes dans le domaine conscient le plus immédiat. Je ne vois vraiment pas, n'en déplaise à quelques révolutionnaires d'esprit borné, pourquoi nous nous abstiendrions de soulever, pourvu que nous les envisagions sous le même angle que celui sous lequel ils l'envisagent — et nous aussi — la Révolution : les problèmes de l'amour, du rêve, de la folie, de l'art et de la religion... » et quelques lignes plus loin : « Nous entendons bien aussi nous mettre en position de départ telle que pour nous la philosophie soit surclassée »¹¹.

Or, c'est en manière de « guerre des classes » l'automatisme qui fournira à cette Révolution des Intellectuels son instrument. L'automatisme « formule d'art », dont il nous faut maintenant dire un mot.

L'art surréaliste et les séductions de l'inconscient

Rimbaud, pour s'évader du monde, en avait appelé à l'hallucination pure et simple et à l'alchimie du verbe. Les surréalistes ne prendront pas une autre voie, bien que leur passagère acoquination — qu'on me passe le mot — avec la psychanalyse leur ait fourni ici une méthode originale à l'obtention des mêmes résultats.

Pour faire court dans l'exposé de la méthode, je m'en remettrai, sans commentaires, à deux textes très significatifs de Breton.

En voici un tout d'abord vraiment bien touchant l'inspiration créatrice : « Inutile de s'embarrasser de subtilités, on sait assez ce qu'est l'inspiration. Il n'y a pas à s'y méprendre ; c'est elle qui a pourvu aux besoins suprêmes d'expression en

¹¹. ANDRÉ BRETON, *Second Manifeste du surréalisme* : cf. A. BRETON op. cit. p. 21-22.

tout temps et en tous lieux... Nous la reconnaissons sans peine à cette prise de possession totale de notre esprit qui, de loin en loin, empêche que pour tout problème posé nous soyons le jouet d'une solution rationnelle plutôt que d'une autre solution rationnelle... Il (le surréalisme) ne tient et ne tiendra jamais à rien tant qu'à reproduire artificiellement ce moment idéal où l'homme, en proie à une émotion particulière, est soudain empoigné par ce « plus fort que lui » qui le jette, à son corps défendant, dans l'immortel. Lucide, éveillé, c'est avec terreur qu'il sortirait de tout ce mauvais pas. Le tout est qu'il n'en soit pas libre, qu'il continue à parler tout le temps que dure la mystérieuse sonnerie : c'est, en effet, par où il cesse de s'appartenir qu'il nous appartient »¹².

Mais l'inspiration artistique il est possible de l'utiliser de mille façons, et il reste à voir ce que la méthode automatiste a à nous fournir sur ce point de spécifiquement nouveau. Écoutez donc : « C'est en 1919, raconte Breton, que mon attention se fixa sur les phrases plus ou moins partielles qui, en pleine solitude, à l'approche du sommeil, deviennent perceptibles pour l'esprit sans qu'il soit possible de leur découvrir (à moins d'analyse assez poussée) une détermination préalable. Un soir, en particulier, avant de m'endormir, je perçus, nettement articulée au point qu'il était impossible d'y changer un mot, mais distraite cependant du bruit de toute voix, une assez bizarre phrase qui me parvenait sans porter trace des événements auxquels, de l'aveu de ma conscience, je me trouvais mêlé à cet instant-là, phrase qui me parut insistante, phrase oserai-je dire *qui cognait à la vitre*. J'en pris rapidement notion et me disposais à passer outre quand son caractère organique me retint. En vérité cette phrase m'étonnait ; je ne l'ai malheureusement pas retenue jusqu'à ce jour, c'était quelque chose comme : « Il y a un homme coupé en deux par la fenêtre », mais elle ne pouvait souffrir d'équivoque, accom-

12. ANDRÉ BRETON, *Second Manifeste* ; d'après A. BRETON, *Qu'est-ce que le surréalisme*, p. 27.

L'AUTOMATISME SURRATIONALNEL...

pagnée qu'elle était de la faible représentation visuelle d'un homme marchant et tronçonné à mi-hauteur par une fenêtre perpendiculaire à l'axe de son corps. A n'en pas douter il s'agissait du simple redressement dans l'espace d'un homme qui se tient penché à la fenêtre. Mais cette fenêtre ayant suivi le déplacement de l'homme, je me rendais compte que j'avais affaire à une image d'un type assez rare que le désir me vint d'incorporer (sic) à mon matériel de construction poétique. Je ne lui eus pas plus tôt accordé ce crédit qu'elle fit place à une succession à peine intermittente de phrases qui ne me surprirent guère moins et me laissèrent sous l'impression d'une gratuité extrême... » Voilà l'intuition première d'où jaillit le surréalisme ; et maintenant son exploitation : « Tout occupé que j'étais encore de Freud à cette époque et familiarisé avec ses méthodes d'examen que j'avais eu quelque peu l'occasion de pratiquer sur des malades pendant la guerre, je résolus d'obtenir de moi ce qu'on cherche à obtenir d'eux, soit un monologue de débit aussi rapide que possible, sur lequel l'esprit critique du sujet ne fasse porter aucun jugement, qui ne s'embarrasse, par suite, d'aucune réticence, et qui soit aussi exactement que possible la *pensée parlée*... C'est dans ces dispositions que Philippe Soupault... et moi nous entreprîmes de noircir du papier, avec un louable mépris de ce qui pourrait s'ensuivre littérairement. La facilité de la réalisation fit le reste. A la fin du premier jour, nous pouvions lire une cinquantaine de pages obtenues par ce moyen, commencer à comparer nos résultats. Dans l'ensemble, ceux de Soupault et les miens présentaient une remarquable analogie ; même vice de construction, défaillances de même nature, mais aussi, de part et d'autre, l'illusion d'une verve extraordinaire, beaucoup d'émotion, un choix considérable d'images d'une qualité telle que nous n'eussions pas été capables d'en préparer une seule de longue main, un pittoresque très spécial et, de-ci de-là, quelque proposition d'une bouffonnerie aiguë... A vous qui écrivez, ces éléments, en apparence, vous sont aussi *étrangers qu'à tout autre* et vous vous en défiez naturellement. Poétiquement parlant, ils se recommandent surtout par un très haut

degré d'absurdité immédiate, le propre de cette absurdité, à un examen plus approfondi, étant de céder la place à tout ce qu'il y a d'admissible, de légitime au monde : la divulgation d'un certain nombre de propriétés et de faits non moins objectivables, en somme, que les autres »¹³.

Dans l'article intitulé : *L'automatisme ne vient pas de chez Hadès*, article auquel j'ai fait allusion précédemment, M. Claude Gauvreau résume ainsi avec bonheur cette page de Breton : « Il (l'automatisme) est un pur automatisme en ceci que les matériaux de l'acte créateur sont fournis exclusivement par le libre jeu de l'inconscient, mais il a lieu dans un état particulier d'émotion, d'inspiration pourrait-on dire, et dans certain cas, à mesure que l'œuvre d'art se compose, l'autocritique suit le geste intuitif, inconscient, qui fournit la matière de l'œuvre et juge cette matière au fur et à mesure qu'elle paraît. L'autocritique ne précède pas le geste mais le suit »¹⁴.

La morale surréaliste et l'objectivation des désirs

Avant d'essayer aucune critique de cette méthode d'évasion mentale vers les sphères d'une surréalité lourde d'espoirs et de promesses, et pour compléter notre connaissance cursive du surréalisme, j'ajoute sans plus un mot sur la morale surréaliste.

Cette morale, en effet, n'est qu'une projection dans le domaine de la vie humaine des principes de l'art surréaliste. Et il fallait bien s'y attendre : si l'art et la morale, pris spécifiquement, occupent deux champs absolument distincts et séparés de l'activité humaine, il n'en va pas de même en tant qu'on les trouve subjectés dans des individus. La personnalité humaine est un tout indivisible et il est impossible qu'une philosophie de la vie n'ait son retentissement dans l'œuvre de l'ar-

13. ANDRE BRETON, *Manifeste du Surréalisme* ; d'après A. BRETON, *op. cit.* p. 14.

14. Hebdomadaire *NOTRE TEMPS*, 13 décembre 1947.

L'AUTOMATISME SURRATIONALNEL...

tiste, ou qu'une philosophie de l'art n'ait aucune influence sur l'orientation pratique de la vie de l'artiste.

Aussi bien, le fondement de la morale surréaliste je crois le trouver — il se peut que je m'abuse sur ce point — dans la finale de ce texte de Breton que j'ai cité quelques lignes plus haut. Vous vous rappelez : « Le propre de cette absurdité — à savoir de l'absurdité des éléments obtenus par voie d'automatisme, — à un examen plus approfondi, étant de céder la place à tout ce qu'il y a d'admissible, de légitime au monde : la divulgation d'un certain nombre de propriétés et de faits non moins objectivables, en somme, que les autres ». Si je comprends bien, cela signifie : à y regarder de près, les créations jaillies de l'inconscient en ébullition ne sont pas plus absurdes que celles auxquelles le monde extérieur nous a habitués, et il n'y aurait qu'à effectuer la transposition pour s'en rendre compte.

On voit où cela mène : effectuons cette transposition sur le plan moral, réalisons, objectivons tous ces désirs surgissant en nous de notre subconscient, ne nous refusons à aucune sollicitation des sens ou de l'esprit et nous contribuerons à l'élaboration d'une règle de vie en somme aussi admissible et non moins objectivable que les autres.

Voilà, certes, des propos de conséquence, qu'il est facile de lâcher, mais qui, monstrueux qu'ils sont, risquent aussi bien de se retourner contre celui qui les a le premier proférés. Breton lui-même, aujourd'hui, paraît s'en rendre compte ; et ceux qui ont lu les extraits de son interview avec Claudine Chonez, reproduits dans *Notre Temps*, 4 septembre 1948, ont pu en juger. Je le cite : « Je ne ferai, dit-il, aucune difficulté à reconnaître que la morale que tend à promouvoir le surréalisme en soit encore au stade intuitif. Il est bien certain qu'aux célèbres « A chacun selon ses capacités », « ses œuvres » ou « ses besoins » (matériels), non seulement le surréalisme mais toute poésie digne de ce nom tend à substituer un « A chacun selon ses désirs » — entre parenthèses : ce qui correspond assez à ce que nous en avons dit plus haut ! — Est-ce beaucoup plus ambitieux, continue-t-il, si on y réflé-

chit ? Qui dit qu'il ne suffirait pas d'une bonne gestion générale pour que le désir entre dans l'ordre ? Moyennant l'abolition des « verboten » en toutes langues, je ne doute pas que la pointe extrême et jusqu'à la plus asociale du désir ait tôt fait de se résorber. Remarquez bien — remarquez bien, chers auditeurs, la confession est d'importance ! — que nous parlons désir et non licence. C'est la licence qui est fautive. Parce qu'elle se cache, parce qu'elle ruse (mais n'oublions pas qu'elle est le produit de la contrainte)... »

A ceux que fascine l'incorruptibilité de Breton, je signalerai que ces propos récents accusent pour le moins une retraite assez précipitée de celui qui écrivait dans la *Révolution surréaliste*, 15 décembre 1929 : « L'acte surréaliste le plus simple consiste, revolver au poing, à descendre dans la rue et à tirer au hasard, tant qu'on peut dans la foule. Qui n'a pas eu, au moins une fois, envie d'en finir de la sorte avec le petit système d'avilissement et de crétinisation en vigueur a sa place toute marquée dans cette foule, ventre à hauteur de canon »¹⁵. Que l'on compare encore une fois : « je ne doute pas que, moyennant l'abolition des « verboten » en toutes langues, la pointe et jusqu'à la plus asociale du désir ait tôt fait de se résorber. Remarquez bien que nous parlons désir et non licence. C'est la licence qui est fautive »...

Mais distinguer entre désir licite et illicite, entre désir et licence, c'est introduire dans la morale la raison discursive et tuer l'automatisme ! Le tout fait une impression assez cocasse et laisse M. Borduas et les signataires du Refus Global dans l'embarras de continuer seuls leur bout de chemin ou de creuser quelque poterne dans le soubassement de leur propre incorruptibilité. S'il faut supprimer la licence, que faire des désirs sauvages, de l'amour retrouvé, du vertige que provoque l'ivresse ?

Où aboutira Breton ? Le caractère même de son incor-

15. ANDRE BRETON, *La Révolution surréaliste* ; d'après M. NADEAU, *op. cit.* p. 177. n. 2.

L'AUTOMATISME SURRATIONALNEL...

ruptibilité ne permet pas de l'entrevoir. Où aboutiront nos amis du Refus Global ? Je le sais moins encore, eux aussi gardant jusqu'au dernier souffle la liberté de faire machine arrière et d'opérer un salubre triage au sein de leur Refus. Pour le moment, toutefois, et pour nous qui ne les connaissons que d'après leur Manifeste, force nous est de les prendre tels qu'ils se sont montrés là, et de critiquer maintenant en toute objectivité l'attitude qu'ils ont, signature à l'appui, ouvertement déclarée leur.

*
* *

Maintenant que nous avons pris une connaissance suffisante, je pense, des principes fondamentaux du surréalisme, il nous reste à en faire la critique, du point de vue philosophique et théologique, qui sont les seuls auxquels nous puissions prétendre.

Comme, par ailleurs, cette critique doit se restreindre à des points bien déterminés de la doctrine surréaliste, nous allons nous borner ce soir à ces trois ordres de considérations : 1. — L'automatisme technique artistique ; 2. — L'automatisme métaphysique de la surréalité ; 3. — L'automatisme mystique du désir libre.

La technique automatiste et les conditions d'un art surréaliste

Pour pouvoir rejeter sans retour les méthodes et fruits de l'art surréaliste, il faudrait être en mesure de délimiter avec une absolue précision les frontières de l'imagination créatrice, et je pense que nul ici n'a le droit de jouer au bonze ou au dictateur.

Par définition, créer — esthétiquement parlant — c'est obéir à son caprice, objectiver son désir, mêler ordre et désordre au gré de l'inspiration, avec seule fin de plaire aux facultés humaines de connaissance : *pulchra enim dicuntur quae*

visa placent !¹⁶. Or, ces facultés sont multiples, et leurs possibilités de jouissance infiniment variées. J'ajouterai qu'elles sont souvent contradictoires, extrêmement déroutantes, ces possibilités de jouissance : allant jusqu'à trouver satisfaction dans leur propre déception. Ainsi l'enfant s'amuse à regarder sur le mur une tache vague qui lui représente un cheval ou un démon. De même, qui n'a pas, certains soirs d'été, entrepris une chevauchée au cœur des nuages et cherché dans le crépuscule des îles nimbées d'or et des lacs mystérieux ? Qui n'a jamais été, à son heure, l'enfant Rimbaud : « ...pour des visions écrasant son œil darne ? »¹⁷.

Chose certaine, l'œuvre d'art s'adresse à l'homme, animal raisonnable, mais capable de s'amuser à bafouer ou mystifier sa raison. Or, être artiste, c'est pour une bonne part être enfant, s'amuser à jouer et jouer à s'amuser : « Ces poètes-là, voyez-vous, ne sont pas d'ici-bas ; laissez-les vivre leur vie étrange, laissez-les avoir froid et faim, laissez-les courir, aimer et chanter : ils sont aussi riches que Jacques Cœur, tous ces fols enfants, car ils ont des rimes plein l'âme, des rimes qui rient et qui pleurent, qui nous font rire et pleurer : laissez-les vivre ! Dieu bénit tous les miséricordieux, et le monde bénit les poètes »¹⁸. Evidemment, Rimbaud va ici plus loin que moi, car je ne veux défendre que la liberté de l'inspiration, le droit à la fantaisie, et non le dérèglement de toute la vie.

Dans ces conditions, encore une fois, où fixer la limite ? En quel endroit faut-il jeter les barrières de notre choix et dire à la mer : « Tu n'étendras pas plus loin l'orgueil de tes flots » ? Le génie seul, à mon gré, a ici droit de cité et mieux vaut lui laisser le champ libre.

Si cela est, me direz-vous, quelle possibilité y a-t-il de porter un jugement de valeur sur la technique automatiste ?

16. S. THOMÆ AQUINATIS, *Sum. Theol.*, la qu. 5, a. 4, ad 1.

17. ARTHUR RIMBAUD, *Les Poètes de sept ans* ; cf. *Oeuvres complètes* (Mercure de France, 1937) p. 60.

18. ARTHUR RIMBAUD, *Charles d'Orléans à Louis XI* ; *op. cit.* p. 330.

L'AUTOMATISME SURRATIONALNEL...

Faut-il l'accepter en bloc ou la rejeter en bloc ? Ignorant si d'autres avant moi ont tenté ce travail, je voudrais m'essayer à un travail de discernement.

On peut, à mon avis, faire de l'automatisme un double usage : l'un, mécanique et rigoureux ; l'autre, mitigé.

L'automatisme absolu est, selon moi, inconciliable avec l'idée même d'art. Il n'y a pas, en effet, d'art sans création, sans invention, sans exercice de l'imagination sous contrôle, aussi distant que l'on voudra, de l'intellect. Si l'intelligence n'entre aucunement dans le discernement des matériaux utilisés, fussent-ils hallucinatoires, nous n'avons plus une œuvre humaine, mais exclusivement une clameur gutturale ou une débauche de couleurs ou de lignes. Si, par ailleurs, l'imagination créatrice ne joue plus, nous n'avons plus une œuvre d'art, mais la simple rédaction, le compte-rendu d'un état pathologique, bon tout juste à intéresser un psychiatre et non un homme de lettres ou un amateur de beautés plastiques. Sur ce point, je conclurai brièvement, en rappelant que M. Claude Gauvreau, dans le manifeste automatiste, nous a donné de l'automatisme absolu, rigide, une démonstration qui suffit à rendre raison, sans qu'il soit nécessaire d'insister, du refus global que nous lui opposons.

Mais on peut supposer aussi, je pense, un automatisme mitigé, dans lequel l'artiste, par un effort de réflexion et de création véritables, saurait tirer profit des matériaux soutirés au subconscient par voie de psychanalyse. Mais cette fois, sans refuser toute originalité à la méthode ou technique automatiste, nous nous trouverions dans un champ depuis longtemps ouvré : celui même de l'art universel, de l'inspiration créatrice éternelle, telle que André Breton nous l'a décrite. Toute création artistique jaillit, il le faut bien, du subconscient autant que du conscient de l'artiste. Le point critique ici est dans l'utilisation que fait l'artiste du matériel soutiré à cette double source. Et j'ai reconnu qu'il n'était pas possible de chercher à lui imposer en ce domaine des barrières par trop rigoureuses : à lui de voir, dirai-je, quelle charge d'absurdité

et d'inconsistance ses frères humains peuvent supporter sans crier grâce...

Depuis les hallucinations les plus charmantes de Rimbaud : « O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux ! »... « L'étoile a pleuré rose au cœur de tes oreilles », jusqu'à la création d'« objets surréalistes » avec Salvador Dali, nous sommes témoins de la plus folle aventure dont l'être humain soit capable, et qui témoigne autant de sa grandeur que de sa misère : l'effort suprême d'évasion, de création d'un monde meilleur que le nôtre : « Tu te mettras à ce travail : toutes les possibilités harmoniques et architecturales s'émouvront autour de ton siège. Des êtres parfaits, imprévus, s'offriront à tes expériences. Dans tes environs effluera rêveusement la curiosité d'anciennes foules et de luxes oisifs. Ta mémoire et tes sens ne seront que la nourriture de ton impulsion créatrice. Quant au monde, quand tu sortiras, que sera-t-il devenu ? En tout cas, rien des apparences actuelles »¹⁹. Ainsi parlait le Rimbaud des *Illuminations*, lancé, Bateau Ivre, à la recherche de tous les rêves. Qu'en résulta-t-il finalement ? Un beau feu d'artifice, et puis... « J'ai créé toutes les fêtes, tous les triomphes, tous les drames. J'ai essayé d'inventer de nouvelles fleurs, de nouveaux astres, de nouvelles chairs, de nouvelles langues. J'ai cru acquérir des pouvoirs surnaturels. Eh bien ! je dois enterrer mon imagination et mes souvenirs !... Enfin, je demanderai pardon pour m'être nourri de mensonge. Et allons »²⁰.

Hélas ! nos créations artistiques ne sont que des demi-créations ; elles ne sauraient être que des transformations et modifications superficielles du monde réel. L'esprit ne tire rien du néant : il exploite seulement le matériel d'images d'abord empruntées au monde, et dont il ne peut pas plus se passer que du matériel solide, extérieur : bois, fer, marbre, couleurs, dans la production d'œuvres plastiques. Ainsi ce Demiurge

19. ARTHUR RIMBAUD, *Les Illuminations* ; Veillées IV ; cf. op. cit. p. 195.

20. ID. *Une saison en enfer* ; Adieu ; ibid. p. 307.

L'AUTOMATISME SURRATIONALNEL...

des soirs d'inspiration, ce tout-puissant, cet affranchi, ce titan des royaumes du rêve, à son réveil se retrouve Prométhée enchaîné.

La métaphysique surréaliste et l'accès à la surréalité

Mais les automatistes fidèles à eux-mêmes n'entendent pas, j'en suis sûr, qu'on cherche à les museler en mitigeant de quelque façon leur automatisme. Ils ont une œuvre à accomplir, « un devoir à chercher, une surréalité rugueuse à étreindre ! » Ce qu'ils cherchent au premier titre, je l'ai dit, ce n'est pas la diffusion d'un art nouveau, mais, par l'art, la porte vers un monde nouveau où « la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur... cessent d'être perçus contradictoirement »²¹.

De ce triste et vide espoir, pour faire court, je ne dirai rien de moi-même, me contentant de céder la parole à plus autorisé que moi. Voici le jugement qu'a porté, sur le surréalisme français, André Harlaire, dans la *Vie Intellectuelle*, mars 1929 : « Leur culte passionné du mystère, loin de les libérer dans un surréel conquis, ne leur laisse d'autre possibilité que les apparences du mystère (ce qui s'appelle, remarque du conférencier, prendre des vessies pour des lanternes !). D'ailleurs, cultiver le mystère pour lui-même — continue André Harlaire, — n'est-ce pas s'en fermer irrémédiablement les voies ? En tout, les surréalistes, sous prétexte de dépasser les apparences des choses, ne s'attachent qu'à des formules ; loin de dépasser le réel jusqu'au Verbe éternel qui le nomme, ils le détruisent ; loin de triompher de la vacuité des phénomènes, c'est à une vacuité plus opaque encore qu'ils se condamnent. Liberté, révolte, mystère, ils ne prennent les choses que de l'extérieur. Ils se limitent, tout compte fait, à une recherche extrêmement timorée du signe de la grandeur. Certes, ils ont désiré passionnément la grandeur ; une vraie grandeur, un absolu à la con-

21. ANDRÉ BRETON, texte cité dans cette causerie, p. 6.

AMERIQUE FRANÇAISE

quête de quoi ils se croyaient prêts à sacrifier tout. Il leur a manqué de comprendre que la grandeur, la vraie, ne s'atteint qu'à la condition de ne pas la chercher, ne s'atteint que par une voie de surnaturelle faiblesse, qui est oubli de soi et renoncement. Quel que soit l'enthousiasme dépensé à l'origine, chercher la grandeur ainsi qu'un but à atteindre, c'est se condamner à ne rien chercher au delà de soi-même »²².

Je n'ajoute rien à ce jugement : il dit assez pour ceux qui veulent comprendre.

L'automatisme, mystique du désir libre

Il nous reste maintenant, chers auditeurs, à porter un dernier jugement sur le surréalisme : à critiquer la mystique du désir libre, ou de la « toute-puissance du désir »²³.

Que nos automatistes montréalais aient prôné cette doctrine, je n'en veux pour preuve, — au cas où on m'accuserait de malveillance envers des gens dont j'ignore à peu près tout, — que ces lignes du Refus global, qui portent à leur appui seize signatures, et qui sont de la main même de M. Paul-Emile Borduas. Les voici : « Au terme imaginable, nous entrevoyons l'homme libéré de ses chaînes inutiles, réaliser dans l'ordre imprévu, nécessaire de la spontanéité, dans l'anarchie resplendissante, la plénitude de ses dons individuels. D'ici là, sans repos ni halte, en communauté de sentiment avec les assoiffés d'un mieux être, sans crainte des longues échéances, dans l'encouragement ou la persécution, nous poursuivrons dans la joie notre sauvage besoin de libération »²⁴. Et j'ose à peine rappeler la grande charte des droits du subconscient de M. Fernand Leduc : « Notre justification, le désir ; notre méthode, l'amour ; notre état, le vertige »²⁵.

22. *La Vie Intellectuelle* (Juvisy), mars 1929, p. 537.

23. L'expression est de ANDRÉ BRETON ; cf. M. NADEAU, *op. cit.* p. 211.

24. PAUL EMILE BORDUAS, *Refus Global*, p. 15.

25. et 26. FERNAND LEDUC, *ibid.* ; feuillet : Qu'on le veuille ou non.

L'AUTOMATISME SURRATIONALNEL...

Que penserons-nous donc de ce « désir sauvage », de cet « amour retrouvé », de ce « vertige qui provoque l'ivresse » ²⁶ ?

Pour être, à nouveau, aussi concis que possible, je ramènerai mes remarques à deux points principaux. Premièrement, j'établirai que cette éthique du désir sauvage, prétendument issue des postulats du freudisme, trouve chez Freud lui-même et chez tous les psychanalystes sa réfutation claire et décisive ; et, deuxièmement, que seul un catholicisme bien compris offre à ceux qui rêvent de liberté, de spontanéité, de générosité, de gratuité, un champ capable de les satisfaire : celui de la vraie mystique.

Le freudisme et la toute-puissance du désir

Breton nous a dit, pour sa part, quelle a été l'influence de Freud dans l'intuition originelle de son automatisme. Ceux qui ont eu quelque contact avec nos automatistes canadiens savent également quelle considération certains d'entre eux, du moins, accordent aussi à Freud, Mabille, et à la psychanalyse en général dans la justification de leur nouvelle morale. Rien donc de plus utile et de plus honnête, il me semble, que de chercher à savoir exactement ce que Freud et ses plus éminents disciples et confrères pensent de la morale du désir libre.

Mirage !... Stupéfaction !... Loin d'en être les protagonistes et les défenseurs, ils la condamnent. Si bien qu'une fois de plus nos surréalistes devront faire route seuls dans le pays creux de leur absurdité.

Pour toute preuve de ce que j'avance, je laisserai parler Freud lui-même, d'après le texte d'une conférence donnée par lui à Vienne en 1917 ; texte que je traduis tant bien que mal de l'édition anglaise approuvée par l'auteur : « Il est inadmissible (out of question), dit-il, que le traitement psychanalytique suppose pour une part le conseil de s'abandonner librement à ses instincts (live freely), quand ce ne serait que pour cette raison, que nous avons dite, qu'il existe dans le patient

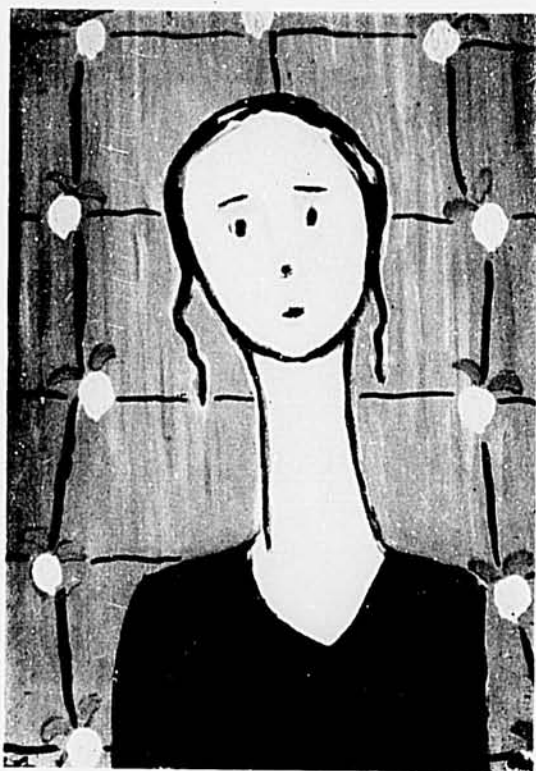
un conflit aigu entre ses désirs libidineux et ses puissances de refoulement (sexual repression), entre ses tendances sensuelles et ascétiques. Ce conflit n'est pas résolu par la victoire que l'on permettrait à l'un de ces partis de remporter sur l'autre. Il est vrai que, chez les névrosés, il apparaît que les tendances ascétiques ont pris le dessus ; ce qui a eu pour résultat que les tendances sexuelles refoulées ont dû chercher une porte d'évasion dans le développement des symptômes. Mais si nous allions assurer maintenant la victoire au côté sensuel seul, les puissances de refoulement à leur tour chercheraient une issue dans de nouveaux symptômes, par mode de compensation. Aucune de ces mesures ne réussirait donc à résoudre le conflit intérieur ; en toute occurrence un côté resterait insatisfait » ²⁷.

Ce texte est de conséquence ; et des conséquences en ont, de fait, été tirées qui embarrasseront, je le crains fort, nos amis automatistes. S'il est vrai, en effet, que le refoulement de toute tendance conduit à la névrose, il ne faut pas oublier qu'il n'y a pas, en l'homme, que des tendances sexuelles, — quoi qu'en dise Freud. Il y a aussi la « volonté de puissance », comme l'a démontré Adler. Il y a aussi, et ce nouveau point va nous retenir, les aspirations religieuses de l'homme, dont témoignent tous les temps et toutes les civilisations, et dont le refoulement peut être aussi dangereux que celui des tendances sexuelles.

Sur ce point, — procédant toujours par voie d'argumentation *ad hominem*, car je n'entends pas prendre à mon compte toutes les affirmations de Freud ou de Jung ou de quelque autre psychanalyste que ce soit, — Carl Gustav Jung, disciple de Freud, et psychanalyste éminent, a écrit un petit traité, — suite des conférences, — fort significatif, sous la rubrique : *Psychology and Religion*. Il y montre les traces visibles, chez les patients par lui étudiés, de psychoses religieuses, c'est-à-dire de psychoses et de névroses dues au refoulement multi-

²⁷. Dr SIGMUND FREUD, *A General Introduction to Psycho-analysis* (Garden City, 1943). *Transference*, p. 375.

La Mise en Boîte



L'Égérie du poète hermétique C. M.

• *agoU, agoU, béri garpi !*

COLIN-MARTEL.

L'AUTOMATISME SURRATIONALNEL...

plié des tendances religieuses dans un monde redevenu, non pas païen seulement, mais athée et irreligieux.

Je ne ferai pas ici le résumé de ce traité²⁸. Je me contenterai seulement de rappeler que vous avez là le sens précis de ce que j'écrivais dans mon article au journal *Notre Temps* : « Nous savons aussi qu'il est un âge dans la vie où le cynisme est de règle, où des centaines d'adolescents et d'adolescentes n'attendent que l'étincelle pour faire sauter à jamais le beau vaisseau de leur jeunesse, de leur innocence, **DE LEUR EQUILIBRE MORAL ET MENTAL** ». Ce qui était une façon de rappeler qu'il est toujours dangereux, même du point de vue mental, pour des baptisés, de rejeter trop aisément le contenu entier de leur *Credo*.

Quelqu'un du groupe automatiste, en réponse à mon article, m'a déclaré souffrant d'un complexe d'Oedipe. Qu'il apprenne de la psychanalyse qu'il peut exister de tels complexes dans l'ordre spirituel, et que ce n'est pas vainement qu'on a été entouré à sa naissance des tendresses de sa Mère l'Eglise et signé du caractère des baptisés. Nous, prêtres, religieux, au dire de ces jeunes affranchis, ne sommes que des refoulés, des névrosés, des invertis ; je leur répondrai ici : qu'ils prennent d'abord garde à eux-mêmes, leur propre santé les y invite, sinon le sentiment du respect d'autrui et de la loyauté envers leur propre conscience.

Avant de fermer cette section, chers auditeurs, j'ai pourtant un mot à ajouter. Si la psychanalyse ne trouve pas dans une morale du « désir libre » la solution des conflits intérieurs, où la trouvera-t-elle ? Dans la rationalisation des instincts réprimés, dans la réintégration au champ de la conscience des tendances refoulées brutalement et sans discernement. Je cite à nouveau Freud : « Par l'introduction dans le champ de la conscience du contenu de l'inconscient, les refoulements disparaissent, les conditions qui favorisaient l'apparition des symptômes sont abolies, et le conflit pathogène se transforme

28. CARL GUSTAV JUNG, *Psychology and Religion* (Yale University Press, cop. 1938).

en un conflit normal qu'il appartient à chacun de résoudre dans un sens ou dans un autre »²⁹.

Cela nous mène à quoi ? Non pas à la destruction, mais bien au contraire à la revalidation de la morale thomiste, toute entière établie sur le principe de la rationalisation des instincts humains par voie de la vertu intellectuelle de prudence, charnière et clé de toute l'organisation des vertus morales.

Hélas ! rien n'est moins compris aujourd'hui que la morale chrétienne, dont on ne fait qu'un système de prohibitions et de permissions, quand elle est d'abord et avant tout, et je dirai exclusivement, un système de rationalisation consciente de toutes les tendances individuelles, tenant compte de toutes les variantes héréditaires, nationales, raciales, des personnes humaines et ne cherchant que le plein épanouissement de leur être pacifiquement unifié.

Sur ce sujet d'importance majeure, je le répète, je citerai une page de Maritain que je voudrais voir lue et méditée par tous nos intellectuels canadiens-français en crise de rupture avec la morale catholique :

« On nous dit, comme si c'était une découverte, que dans les actes d'option morale les plus profonds et les plus libres, — et les plus sages, — ce ne sont pas les motifs sur lesquels la raison délibère, c'est l'imprévisible élan de l'inscrutable subjectivité, souvent déconcertant pour l'intelligence du sujet lui-même, qui joue le rôle essentiel. Comment en serait-il autrement, s'il est vrai que c'est de tout l'inconnu réel que le sujet porte en lui, de ses secrètes capacités, de ses aspirations radicales, de la force et de la fragilité de sa substance morale, de ses vertus s'il en a, de l'appel obscur de sa destinée, que le jugement de sa conscience doit aussi tenir compte dans l'instant qu'il est librement porté ? Toutes ces choses sont informulables pour lui, inconnues pour lui en termes de raison, mais l'obscur instinct qu'il a de lui-même et (s'il a des vertus) sa vertu de prudence les connaît sans le savoir, selon le mode indicible de la connaissance par connaturalité, et ce sont là les

29. Dr. SIGMUND FREUD, *op. cit.* p. 377.

L'AUTOMATISME SURRATIONALNEL...

éléments d'appréciation... qui importent le plus à la justesse pratique de la décision qu'il prendra... » Et il conclut par ces lignes remarquables : « Dans les problèmes moraux... notre choix n'a pas à s'exercer seulement entre le bien et le mal, mais aussi et le plus souvent entre le bon et le meilleur. Et c'est alors que nous entrons dans les plus profonds arcanes de la vie morale, et qu'en même temps l'individualité de l'acte moral prend ses suprêmes dimensions. S. Thomas enseigne que la mesure des dons du Saint-Esprit est plus élevée que celle de la prudence. Les saints nous surprennent toujours. Leurs vertus sont plus libres que celles d'un homme simplement vertueux. Parfois même, dans des circonstances extérieures semblables, ils agissent tout autrement que lui. Ils sont indulgents là où il serait sévère, sévères là où il serait indulgent... C'est pourquoi il n'y aurait pas de sainteté si l'on ôtait du monde tout excès et tout ce que la seule raison juge insensé. Et c'est pourquoi on énonce quelque chose de plus profond qu'on ne pense quand on dit de tels actes qu'ils sont admirables, non imitables : ils ne sont pas généralisables, ils ne sont pas universalisables ; ils sont bons, ce sont les meilleurs de tous les actes moraux, et ils ne sont bons que pour celui-là seul qui les accomplit. Nous voilà loin de l'universel kantien et de la moralité définie par la possibilité d'ériger la maxime d'un acte en loi pour tous les hommes »³⁰ ; et j'ajoute, pour mon compte : loin de toute morale soi-disant figée ou basée sur des traditions de famille.

Le désir libre et la nostalgie du Jardin d'Eden

Et maintenant, mesdames et messieurs, il ne nous reste plus qu'à toucher le point extrême de cette conférence, le terme en vue duquel seulement elle a été préparée : l'étude de l'automatisme dans son rapport avec la morale chrétienne.

30. J. MARITAIN, *Court traité de l'existence et de l'existant* (Paris, Hartmann, cop. 1947) p. 87 ; 93.

AMERIQUE FRANÇAISE

De Rimbaud, Claudel a écrit avec tant de justesse : « Arthur Rimbaud fut un mystique à l'état sauvage, une source perdue qui ressort d'un sol saturé. Sa vie, un malentendu, la tentative en vain par la fuite d'échapper à cette voix qui le sollicite et le relance, et qu'il ne veut pas reconnaître : jusqu'à ce qu'enfin, réduit, la jambe tranchée, sur ce lit d'hôpital à Marseille, il sache ! »³¹. A cette assertion de Claudel, je ne veux qu'une confirmation arrachée des lèvres de Rimbaud lui-même : « L'Evangile ! l'Evangile ! J'attends Dieu avec gourmandise »³².

Les surréalistes ont mal compris Freud et la psychanalyse ; encore n'y avait-il là qu'un demi-mal ! Leur plus grand tort ou leur plus grande misère a été soit d'ignorer soit de rejeter le christianisme, qui seul pouvait leur permettre l'objectivation — je parle leur langage — de leur plus cher désir, l'accession à une réalité plus haute que celle que leur offrait notre monde laid et dévoré par l'égoïsme et la cruauté. Ils ont rêvé de spontanéité pure, créatrice, libératrice, mais choisi le chemin, le seul chemin qui n'y conduisait pas. Ils ont rêvé d'innocence, d'absolue impeccabilité, sous un ciel où la distinction du bien et du mal serait ignoré, oubliant la chute originelle et ses conséquences. Ils ont avec beaucoup d'autres, en notre siècle, à la suite de Rimbaud, envisagé les conditions d'un retour au jardin d'Eden, au bonheur acquis sans lutte et sans déchirements, dans l'abandon aux caprices et fantaisies d'une volonté capable seulement du bien et d'une chair toute désireuse de lui obéir en tout : « On nous a promis d'enterrer dans l'ombre l'arbre du bien et du mal, de déporter les honnêtetés tyranniques, afin que nous amenions notre très pur amour »³³ écrivait déjà en leur nom Rimbaud dans *Les Illuminations*, et, dans *La saison en enfer* : « Les gens l'Eglise diront : C'est

31. PAUL CLAUDEL, *Préface aux Oeuvres de Arthur Rimbaud* ; op. cit. p. 1.

32. ARTHUR RIMBAUD, *Une saison en enfer* ; *Mauvais sang*, op. cit. p. 260.

33. ID. *Les Illuminations* ; *Matinée d'ivresse*, op. cit. p. 184.

L'AUTOMATISME SURRATIONALNEL...

compris. Mais vous voulez parler de l'Eden... C'est vrai ; c'est à l'Eden que je songeais !... »³⁴

Sublime aspiration ! folie évidente... Rien qui ne marque mieux, à nouveau, la grandeur et la misère de l'homme déchû : sa grandeur, en ce qu'il garde la hantise d'une si haute perfection ; sa misère, en ce qu'il reste si impuissant à l'atteindre sans le secours de Dieu.

Cette aspiration, cette folie, tous, à certaines périodes de notre vie, — les plus critiques : celles de la puberté, celles où s'éveille la volonté de puissance, — nous en avons senti en notre nature la racine et peut-être éprouvé le vertige. A l'heure, en particulier, où s'ouvre la raison et où, l'adolescent devenant homme, se voit dans la nécessité de prendre en main la responsabilité entière de sa propre existence, la même antique tentation surgit, qui vainquit le premier homme, et rendue plus forte en raison du dérèglement de notre nature. Humilié, désarmé, en présence de l'insurrection de ses passions et de sollicitations dont il se sent par moments incapable de dominer le tumulte, l'adolescent et même l'adulte se prennent à douter de l'utilité du combat. A quoi bon ! Pourquoi toujours trancher dans le vif de sa chair, toujours refuser, toujours crucifier son corps, quand il serait si simple de toujours dire : oui !...

Mais pour pouvoir toujours dire : oui ! il faudrait que tout soit permis, qu'il n'y ait plus de « verboten », que soit enterré l'arbre de la science du bien et du mal. Supprimons-la donc cette science, si on peut... Etouffons-en la voix à l'intérieur de nos âmes. Alors l'homme sera maître absolu, de lui-même, libre, dégagé ; il sera un jeune dieu ; un païen, un nègre, un abruti, disait Rimbaud, un endormi volontaire, mais au fond toujours tourmenté par la crainte de ces réveils subits où la raison tentera d'enlacer à nouveau l'âme dans les tentacules du remords ou de la foi renaissante. Je laisse parler Rimbaud qui a su quelque chose de ce « combat plus dur que les batailles d'hommes » : « S'il avait été éveillé jusqu'à ce

34. ID. *Une saison en enfer ; L'impossible* ; op. cit. p. 300.

AMERIQUE FRANÇAISE

moment-ci — i.e. son esprit, — c'est que je n'aurais pas cédé aux instincts délétères, à une époque immémoriale !... S'il avait toujours été bien éveillé, je voguerais en pleine sagesse !... O pureté ! pureté ! C'est cette minute d'éveil qui m'a donné la vision de la pureté ! — Par l'esprit on va à Dieu ! Déchirante infortune ! »³⁵. Et j'entends, derrière lui, Verlaine, la Vierge Folle, exprimer à son tour ce qu'il sait de son Epoux Infernal. Il fait ainsi manifestement parler Rimbaud, dans son Crimen amoris :

« Oh ! je serai celui-là qui créera Dieu !
« Nous avons trop souffert, anges et hommes,
« De ce conflit entre le Pire et le Mieux.
« Humilions, misérables que nous sommes,
« Tous nos élans dans le plus simple des vœux.

« Assez et trop de ces luttes trop égales !
« Il va falloir qu'enfin se rejoignent les
« Sept péchés aux Trois Vertus Théologiques !
« Assez et trop de ces combats durs et laids ! »³⁶.

Etrange parallèle ! Deux siècles plus tôt, Pascal, converti, écrivait sur le même sujet, avec son incomparable lucidité : « Cette guerre intérieure de la raison contre les passions a fait que ceux qui ont voulu avoir la paix se sont partagés en deux sectes. Les uns ont voulu renoncer aux passions, et devenir dieux ; les autres ont voulu renoncer à la raison et devenir bêtes brutes. Mais ils ne l'ont pu, ni les uns ni les autres ; et la raison demeure toujours, qui accuse la bassesse et l'injustice des passions, et qui trouble le repos de ceux qui s'y abandonnent ; et les passions sont toujours vivantes dans ceux qui y veulent renoncer »³⁷.

35. ARTHUR RIMBAUD, *Une saison en enfer* ; *L'impossible* ; op. cit. p. 301.

36. PAUL VERLAINE, *Jadis et naguère* ; d'après *Oeuvres complètes* (Messein éd. 1930) t. 1, p. 372.

37. B. PASCAL, *Pensées* (Brunsch. éd.) sect. VI, fr. 413.

L'AUTOMATISME SURRATIONALNEL...

Hélas oui ! Quoi qu'on fasse, l'évasion est impossible, et l'on ne résout pas le conflit « en octroyant la victoire à un seul parti ». La liberté n'est pas, en l'homme déchu, un don de nature, une gratuité : elle se conquiert par la morale, par la maîtrise de soi, par l'établissement lucide en soi de l'ordre, par la canalisation et l'endiguement des énergies dispersées dans la chair et l'esprit. C'est par la crucifixion de ses membres, le renoncement à sa volonté propre, la soumission entière et inconditionnée aux appels de l'Esprit, que l'homme retrouve cet équilibre, cette paix, cette aisance, qui étaient dons de nature en Adam.

Aussi bien, quand les automatistes parlent d' « écartèlement » à propos du christianisme, ne savent-ils pas ce qu'ils disent : le christianisme, c'est l'unité, l'unification, la synthèse retrouvée en Jésus-Christ de la chair et de l'esprit, du ciel et de la terre, de la mort et de la vie, de la soumission et de l'indépendance ; l'écartèlement il est pour ceux-là seuls en qui les passions effrénées, comme une meute de chiens affamés, se livrent entre elles un combat sans issue.

De cette unité, de cette liberté s. Thomas a parlé, comme de tout le reste, mieux que personne. Et je suis heureux, avant de terminer, de lui céder la parole. Je m'en réfère, ici, à son *Commentaire* sur ce texte de l'Evangile selon s. Jean : « En vérité, en vérité, je vous le dis : qui fait le péché est esclave du péché » (VIII, 34) : « Le pécheur, dit-il, agit selon son jugement propre : il n'est donc pas esclave ? — A quoi il faut répondre que... l'homme est selon sa nature un être raisonnable. Quand il agit donc selon sa raison, il se meut de son propre mouvement, il agit de lui-même, ce qui est le propre de l'homme libre. Mais quand il pèche, il agit en marge de la raison, il est pour ainsi dire mû par un autre, il est prisonnier de puissances étrangères ; d'où il est écrit... « On est esclave de celui par qui on s'est laissé vaincre » (Pierre II, 19)... On voit par là que ceux-là sont d'autant plus esclaves qui se li-

AMERIQUE FRANÇAISE

vrent au mal avec plus d'apparente liberté, comme le dit s. Grégoire. Or, — croit-il bon d'ajouter, — cette servitude du péché est incontestablement très lourde, pour cette raison qu'on n'y peut y échapper : où que l'homme aille, son péché l'accompagne, même une fois l'acte et la délectation disparus. Ce qui fait s'écrier à s. Augustin : « O misérable servitude ! L'esclave d'un homme, quand il en a assez des contraintes que lui impose son maître, il trouve du repos dans la fuite ; mais l'esclave du péché traîne avec lui son péché, où qu'il fuie. Le péché qu'il a fait est au-dedans de lui. La volupté passe, le péché reste ; ce qui le délectait n'est plus, l'aiguillon seul demeure »³⁸.

De liberté, il n'y en a donc que pour les saints, pour ceux qui, ayant accepté le règne de Dieu et sa justice, ont retrouvé en eux-mêmes la vérité, la bonté, la paix, l'harmonie. A ceux-là s'applique le mot de s. Augustin : « Aime et fais ce que tu voudras ! » A eux les sentiers inconnus au reste des hommes, une morale qui dépasse les bornes de la crainte et qui trouve dans l'amour même la raison de sa perfection et de son achèvement. Inspirés par cette sagesse qui, au commencement, « jouait sans cesse » en la présence de Dieu, « jouait sur le globe de la terre » (Prov. VIII, 30) ils évoluent dans un monde qui est un Paradis retrouvé. Pour eux, la lutte du bien et du mal ne compte plus : là où la plénitude de la Bonté divine est touchée, quel attrait le mal garderait-il ? à qui possède l'Etre, d'où viendrait le goût du néant ? Pour eux les délices de l'amour, le vertige de la joie, l'ivresse dans la possession de tout bien : « O Dieu, qu'ai-je au ciel sinon toi, et sans toi que désiré-je sur la terre ? » (Ps. LXXIII, 25).

Seulement cette liberté, cette spontanéité, ce pouvoir de voyant, cette suprême science, ces yeux de lumière et de profondeurs et la plénitude d'une sagesse auprès de laquelle la sagesse de ce monde n'est que folie, il ne les ont pas acquises au prix d'un « long, immense et raisonné dérèglement de tous

38. S. THOMÆ AQUINATIS, *In Ioann.*, cap. 8 lect. 4.

L'AUTOMATISME SURRATIONNEL...

les sens », ni par l'épuisement de « tous les poisons »³⁹. Ils ont acquis tous ces trésors, les plus chers aux poètes, à l'école de celui qui s'est fait pour eux « La voie, la vérité et la vie », en prenant sa croix et en se renonçant. Croix et renoncement qui ne sont atroces qu'aux yeux de ceux qui feignent d'ignorer l'enfer dans lequel ils s'agitent et qui refusent de jeter un regard sur l'Eden véritable, l'inconnu aux mystères pleins et délectables, qu'ouvre à ceux qui l'acceptent cette salutaire clé. Et sans doute, il n'est pas « de rémission sans effusion de sang » (Hébr. IX, 22) ; mais cette effusion de sang porte avec elle une promesse qui n'est pas sans prix : « Eternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre »⁴⁰.

Et maintenant, chers auditeurs, en terminant, je tiens à faire savoir que j'ai dit ici sur le surréalisme et l'automatisme surrationnel mon dernier mot. En toute cette étude je n'ai jamais tenu compte que des *idées*, et aucunement de personnes qui sont pour moi, en partie, des inconnues. J'ai dit ce que je savais, ce que je crois être vrai, en toute honnêteté intellectuelle et charité chrétienne. En un pays comme le nôtre, où tout est à faire, du point de vue artistique, esthétique, je trouve regrettable que de jeunes travailleurs, sans doute bien intentionnés, se soient engagés d'emblée sur une voie si dangereuse, si désastreuse, si vaine. Mais enfin, comme disaient nos pères : Erreur n'est pas compte ! La plupart d'entre eux sont jeunes, ils ont du talent. Pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de leur art qu'ils sachent revenir sur leurs pas et quêter un meilleur chemin : l'important n'est pas pour nous de savoir jusqu'où ils sont descendus, mais jusqu'où ils sauront remonter.

PÈRE HYACINTHE-MARIE ROBILLARD, O.P.,
95, avenue Empress, OTTAWA.

39. ARTHUR RIMBAUD, *Correspondance inédite* (Cahiers libres, 1929) : Lettre à Paul Demeny, du 15 mai 1871 ; p. 53.

40. B. PASCAL, *Le Mémorial* op. cit. p. 143.

MES OISEAUX

Dix.
Dix oiseaux.
Dix becs au vent.
Dix caprices.
Dix poèmes.
Oiseaux mes fétiches, le
Bec au vent, suivez vos
Caprices. Vivez le
Poème des affranchis.
Là, l'Olympe,
Que vous saccagez
De vos becs ;
Que vous formez de vos caprices.
L'Olympe, empire des fétiches.
Déployez vos ailes
Comme des bras humains.
Oubliez les guerres d'hier,
Celles de demain.
Vivez aujourd'hui
Dix oiseaux de vingt ans.
Profanez la laideur,
Vous qui naviguez
Dans le pur de l'onde fluide
Becs au vent.
Offrez au soleil,
Aux étoiles, vos vies

MES OISEAUX

Et la mienne.
Portez mon message
Car je ne peux
Le crier plus haut.
Ma voix se perd là
Où l'infini
Met frontière à l'air.
Mes oiseaux,
Comme vous mon corps à vingt ans.
Mes yeux...
Mes bras...
Mes jambes...
Et mon cœur.
Je vis comme vous
Depuis des siècles.
Je marche quand vous volez.
Je parle quand vous chantez.
Je crie quand vous
Montez droit au zénith,
Vingt ans et un corps d'oiseau...
Vingt ans.
Je vous suivrai mes fétiches.
Déployez vos ailes comme des bras humains.
Ma vie vous accompagne.

M. JEAN LÉONARD,
1603 rue Leclaire,
Viauville, P.Q.

SOUS LA GOUTTIERE

C'était au début du printemps ;
Nous cheminions joyeux, ma chère,
Parmi les flaques, les ornières,
Sous les glaçons dégoulinants.

Je croyais vivre une chimère...
Nous nous disions des riens charmants
Et nous passions de longs moments,
Immobiles, sous la gouttière...

Un soir, j'ai voulu revenir
Sceller nos communs souvenirs
Sous la gouttière de ta porte.

Il y pleuvait des feuilles mortes,
Mais tu fus si douce, ma foi !
Que le printemps revint en moi !

M. EDMOND ST-AMOUR,
Ste-Anne-de-la-Pocatière,
P.Q.

LA CRITIQUE DES LIVRES

Yvon Charron, p.s.s. — *Mère Bourgeois*. Edition Beauchemin.

Les récentes cérémonies de béatification de Mère Marguerite Bourgeois ont éveillé notre curiosité pour tout ce qui touche la vie de cette vénérable éducatrice. Faisant écho à notre désir de mieux connaître l'histoire de cette sainte femme, Yvon Charron, un sulpicien de grande réputation vient de publier à la maison Beauchemin, dans une édition soignée et de bon goût, une biographie de Mère Bourgeois qui s'inscrit parmi nos belles réussites historiques et littéraires. Avec une évidente émotion et un minimum de sentimentalité, l'auteur a fait revivre les circonstances pénibles et grandioses qui ont entouré la venue en Nouvelle-France de la jeune troyenne animée d'un grand désir de colonisation spirituelle. Parce qu'il a refusé de dépouiller la Bienheureuse de son humanité, monsieur Charron a réussi à nous rendre plus conscient de la valeur mystique de cette âme d'élite. Toujours le biographe s'efface derrière la personnalité de Mère Bourgeois et l'humilité de ses propos, jointe à l'aisance de sa plume ont rangé cette belle parution parmi les ouvrages appelés à émouvoir tous ceux qui accordent à notre magnifique passé l'importance et la ferveur qui lui sont dûes.

Jacques Hébert. — *Aïcha l'Africaine*. Editions Fides.

Par ses publications antérieures, Jacques Hébert nous avait permis de croire qu'il possédait déjà l'étoffe d'un bon écrivain. Ses dons d'observations, la poésie dont il truffait ses récits de voyages présageaient aimablement son volume de contes, *Aïcha l'Africaine*, publiée récemment chez Fides. Ce livre, délayant en des pages exotiques et parfumées des souvenirs de l'Afrique mystérieuse et voluptueuse, fera les délices de ceux qui portent une affection spéciale au continent noir. Jacques Hébert a évité les banalités dangereuses à ces sortes de courtes nouvelles, et son livre plaît par la diversité de son ton, le coloris de son style et la personnalité de ses rêveries.

Aïcha l'Africaine nous permet d'espérer beaucoup de ce jeune mais déjà vieux voyageur qui sait voir avec les yeux de l'âme les pays et les êtres qui les habitent.

AMERIQUE FRANÇAISE

Armour Landry. — *Images de Rome*. Editions Chanteclerc.

De toutes part, nous viennent les témoignages enthousiastes et émus des pèlerins de l'Année Sainte. Ceux qui ont eu le grand bonheur de visiter Rome en cette année de grâce, seront certes reconnaissants à monsieur Landry pour sa petite brochure d'une tenue impeccable, qui leur rappellera, par la magie des images et la ferveur pieuse du style, toutes les splendeurs d'une Rome assiégée par une foule venue de tous les coins du monde, s'agenouiller aux pieds du Saint Père. Armour Landry est un photographe émérite ; ses gravures ont le mérite incontestable de l'émouvant. Mieux encore que de longues pages, elles disent les beautés des monuments romains et la piété qui se dégage de la ville éternelle. Son petit livre est un baedeker de l'âme et il devrait se trouver dans la bibliothèque de tous les voyageurs de l'Année Sainte.

Pierre Angers. — *Commentaires à l'Art Poétique de Paul Claudel*. Distribué par les éditions Variétés.¹

L'œuvre de Paul Claudel n'est pas facile d'accès ; poésie grande et tumultueuse, l'écriture du poète, par l'ampleur de son sujet et la diversité de ses thèmes déconcerte celui qui cherche dans un livre la simplicité de lignes et de formes. Avec ses *Commentaires à l'Art Poétique*, Pierre Angers réussit à projeter sur les écrits du barde des éclaircies qui facilitent l'assimilation de cette œuvre-clé, et qui révèlent aux lecteurs éblouis la splendeur des thèmes claudéliens.

Tout chez Paul Claudel converge vers Dieu. La terre est peuplée de créatures qui n'existent que pour chanter les louanges du Très-Haut. L'exigence d'une telle cantate entraîne le poète à s'adonner à un lyrisme déconcertant. Loin de se laisser impressionner par la fougue et l'orgueil du grand écrivain catholique, le père Angers a fouillé patiemment l'Art Poétique et il l'a étayé de notules qui font ressortir les principales arêtes de cette œuvre dense et touffue. Son étude est sans équivalent dans nos Lettres et elle a reçu l'entière approbation de Claudel qui lui écrit ceci en guise de préface : « Je viens d'achever, en me donnant le temps de la pensée entre les chapitres, la lecture de votre *Commentaire*... J'en ai ressenti une grande émotion, un peu celle de l'inventeur qui voit son outil travailler hors de lui. » Ces paroles élogieuses nous dispensent de dire en de longues phrases tout le bien que nous pensons du livre du Père Angers.

1. Mercure de France.

LA CRITIQUE DES LIVRES

Bertrand Vac. — *Louise Genest*. Le Cercle du Livre de France.

Louise Genest, livre primé par le jury du Cercle du Livre de France, est un roman dont l'importance a été publiquement reconnue par l'attribution d'un prix de mille dollars, prix destiné à faire couler beaucoup d'encre. Parce que ce livre a été en quelque sorte classé parmi les parutions les plus intéressantes de l'année, nous nous efforcerons de l'analyser en vertu de ses mérites intrinsèques et en fonction de l'importance qui lui a été accordée.

L'auteur de Louise Genest vise à raconter tout simplement une tranche de vie amoureuse et tragique et par son côté strictement épisodique, l'œuvre souffre d'anémie créatrice. Le narrateur demeure constamment au second plan et il obnubile par la caducité de son récit la part essentielle du romancier qui consiste à créer des êtres indépendants qui seuls iront au devant de leur destinée. D'une plume alerte, l'auteur recrée le climat propre à la fugue amoureuse de Louise Genest, mais sa psychologie ne fouille pas assez l'âme des personnages. Pour que son œuvre s'inscrive au registre de la littérature pure, il lui faudrait une vision intérieure susceptible d'éclairer les mobiles qui poussent la jeune femme à tout quitter pour suivre dans les profondeurs des bois canadiens l'homme séduisant qui l'émeut et la trouble. Entre la désertion toute simple de Louise et la mentalité religieuse de nos paysannes québécoises, il se produit un décalage qui rompt le bel équilibre du roman. La mort de l'héroïne, enfin rendue consciente de ses devoirs maternels ne satisfait guère les exigences d'une morale jusque là absente du roman. Parce que cette mort tient plus du dénouement que du châtement, elle est dépouillée de sa grandeur.

Il ne faudrait pas conclure de ces jugements sévères, suggérés par le renfort de publicité qui a accompagné la parution de cette œuvre, que Louise Genest est un livre dénué de toutes qualités. Là où un novice peu talentueux aurait peut-être trébuché, Bertrand Vac affirme ses dons en racontant avec aisance un récit qui retient notre attention jusqu'à la fin. Les pages décrivant la beauté de la forêt sont d'une bonne encre et les paysages ont un accent vécu et vu qui confère au livre une émouvante authenticité. Le style est plutôt varié, mais il n'offre pas grand relief. La lecture de Louise Genest nous révèle un nouvel auteur canadien qui s'attirera l'estime des lettrés s'il se donne la peine de bien étudier l'envers du décor.

Par l'épanouissement qu'il apporte à notre littérature en stimulant les talents de nos compatriotes, Le Cercle du Livre de France accomplit une belle œuvre et ce n'est que justice de lui en savoir gré.

SOLANGE CHAPUT-ROLLAND

SOMMAIRE

<i>Noël de Gueux</i>	Philippe La Ferrière	1
<i>Sculpture sur Pomme</i>	Carmen Roy	14
<i>Paul Valéry et l'Univers spirituel</i>	Claude Delmas	17
<i>A Madeleine</i>	Suzette Dorval	32
<i>Au petit Bonheur</i>	Michel Simon	33
<i>Poème</i>	Claude Mathieu	34
<i>La Consultation</i>	Andrée Maillet	35
<i>L'Automatisme surrationnel et la Nostalgie du Jardin d'Eden</i>	Père Hyacinthe-Marie Robillard, O.P.	44
<i>La Mise en Boîte (hors-texte) L'Egérie du poète hermétique</i>	Colin-Martel	65
<i>Mes Oiseaux</i>	Jean Léonard	74
<i>Sous la Gouttière</i>	Edmond St-Amour	76
<i>La Critique des Livres</i>	Solange Chaput-Rolland	77

SECRETARIAT DE LA PROVINCE ECOLES DES BEAUX-ARTS

On ne saurait surestimer l'importance de l'enseignement des Beaux-Arts pour l'avancement de notre peuple. Cet enseignement a fait des progrès considérables, depuis quelques années, sous l'impulsion que lui a donnée le Secrétariat de la Province.

Jeunes gens, jeunes filles qu'attirent l'Architecture, le Dessin, la Peinture, l'Aquarelle, la Sculpture statuaire et ornementale et l'Art décoratif (théorique et pratique), etc., etc., suivez les cours des Ecoles des Beaux-Arts de Montréal et de Québec, deux institutions d'enseignement supérieur et foyers de haute culture.

ENSEIGNEMENT GRATUIT
FRAIS D'INSCRIPTION : \$1.00

Pour renseignements, s'adresser au Directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, 5450, rue Saint-Urbain, Montréal, ou au Directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, 57, rue St-Joachim, Québec.

Secrétaire de la Province
Omer Côté, c.r.,



raccourcis

POUR HÂTER LA LIVRAISON DE VOTRE COURRIER

5 façons d'aider votre bureau de poste à vous mieux servir

1 ÉCRIVEZ LISIBLEMENT

Écrivez toujours les noms et adresses lisiblement.

2 ADRESSE EXACTE

Assurez-vous que l'adresse sur votre lettre ou colis est exacte et complète, que le nom de la rue est inscrit au complet ou que le numéro de la case postale ou de la route rurale est indiqué.

3 ADRESSE DE RENVOI

Mettez toujours une adresse de renvoi à l'angle gauche supérieur des enveloppes et des colis.

4 AFFRANCHISSEMENT SUFFISANT

Assurez-vous que vos envois sont suffisamment affranchis. Si vous êtes dans le doute, faites peser votre lettre ou colis, car le destinataire devra payer le double de l'insuffisance d'affranchissement. Cela est tout particulièrement important pour les envois outre-mer.

5 EMBALLEZ SOLIDEMENT LES COLIS

Pour éviter que le contenu de vos colis ne soit endommagé, utilisez des récipients solides. Protégez vos documents, gravures, etc., en les insérant entre des cartons rigides. Attachez-les solidement avec de la bonne ficelle ou de la corde.

Votre bureau de poste est votre serviteur et votre ami. N'hésitez pas à faire appel à lui pour vos problèmes en tout temps... et renseignez-vous au sujet des nombreux services à votre disposition: lettres-avion CANADA (aérogrammes), distribution par exprès, recommandation, assurance des colis postaux, colis-cadeaux pour outre-mer, mandats de poste et bons de poste, coupons-réponse internationaux et impériaux, enfin, la Caisse d'épargne postale.

POSTES  **CANADA**

9 AF-7F

PUBLIÉ AVEC L'AUTORISATION DE L'HONORABLE G. ÉDOUARD RINFRET C.R. M.P., MINISTRE DES POSTES